

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

AVIS AUX MILITAIRES MOBILISÉS

Les militaires de tous grades sont informés qu'à la suite d'ordres donnés par le ministre de la guerre, les objets, valeurs, effets trouvés dans les cantonnements de la zone des armées après le départ des troupes, sont envoyés au bureau des renseignements aux familles (école supérieure de guerre, à Paris). C'est là qu'il y aura lieu de s'adresser pour les réclamer; chaque intéressé devra faire connaître exactement les objets, effets et valeurs qu'il a perdus et le lieu dans lequel il pense avoir perdu ces objets.

LES HÉROS DE L'YSER

La brigade était commandée, on le sait, par le contre-amiral Ronarc'h, promu récemment vice-amiral, qui, dans la retraite de Gand et la défense de Dixmude, révéla des qualités insoupçonnées de grand tacticien. Il est resté jusqu'au bout à sa tête. Mais de ses anciens compagnons d'armes, des héros de la première heure à qui fut confiée cette garde de l'Yser, d'où dépendaient la fortune des deux Flandres et la réussite de notre mouvement d'extension vers le Nord, combien demeuraient-ils avec lui? L'effectif de la brigade n'avait pas varié: il s'était maintenu au chiffre de six mille hommes, grâce à l'apport régulier des dépôts. C'est l'histoire de la nef *Argo*, tant de fois radoubée qu'il ne restait plus rien de sa membrure primitive et qui continuait à braver les tempêtes. J'ai ouï dire qu'en mars dernier il fut sérieusement question, dans les milieux maritimes, d'envoyer la brigade aux Dardanelles; elle fut ainsi revenue à sa destination véritable, qui est de constituer un corps de débarquement pour la marine. Et c'est le généralissime qui s'y opposa.

— M'enlever les fusiliers!... Ça, non, par exemple!

Et la brigade demeura en Belgique. Embossée dans l'ancien *schoore* de l'Yser, elle continua d'y monter, en articulation d'avant-garde, son « quart » sublime et solitaire. Les plus frénétiques arrosages de shrapnells et de marmites n'ébranlaient pas sa constance.

Au lendemain du 4 août, on avait licencié — un peu à la légère — l'école des fusiliers de Lorient, dont les éléments auraient pu fournir un solide noyau à la brigade. Dispersés aux quatre aires du vent, ces éléments ne se retrouveront plus quand on en eut besoin. Jamais troupe, on peut bien le dire aujourd'hui, ne fut formée comme celle-ci de bric et de broc, au pied levé, avec des hommes moins entraînés, dont quelques-uns — des novices de dix-sept ans — savaient à peine charger leurs fusils et qui, sans rivaux pour grimper dans les vergues ou manier un cartahu, ignoraient l'A B C du métier militaire, rechignaient à la marche et au havresac et tenaient pour une déchéance, aggravée d'une faute de goût, la lourde capote de bifin dont les avait affublés l'administration.

Que vaudraient au feu ces mauvaises têtes? L'histoire a répondu. Mais leurs officiers avaient répondu avant l'histoire. Ils se portaient garants de leurs hommes. Ponantais ou Mokos, voire Parisiens, les marins sont avant tout de grands sentimentaux. Ils le savaient, et qu'on obtient tout d'eux avec du cœur... L'amiral Jaurès, à Cherbourg, au moment où un de leurs bataillons prend congé, essaie de les haranguer. Les premiers mots viennent bien. Puis la voix fléchit, tremble... L'amiral pleure et, ne trouvant plus aucune parole pour ceux qui s'en vont et dont si peu devaient revenir, il leur envoie deux baisers...

Là-bas, à la brigade, c'est la même chose. Plus réservé, maître de ses nerfs, l'amiral Ronarc'h, inflexible dans le service avec ses hommes, partout ailleurs leur parle comme à ses petits. Il obtient tout de ses « Jean-Gouin » quand il veut, quand il dit: « Mes enfants... ». Tout de même, comme tous les grands chefs, il leur demeure un peu lointain; on ne le voit qu'aux grandes occasions, quand ça chauffe, comme à Saint-Georges, en mai, où un obus de 150 tombait à quelques mètres de lui, fauchait les quatre pieds de son tabouret et, par miracle, ne lui faisait pas une égratignure.

Mais un Varney, un Delage, eux, sont toujours sur la brèche. Ce sont les « colonels » des deux régiments. Ils prêchent d'exemple — comme tous leurs officiers. Après Dixmude, 85 p. 100 de ceux-ci étaient hors de combat. Le corps médical, sous les ordres du docteur Seguin, éprouvait des pertes aussi fortes. En vérité, jamais unité plus vaillante n'eut à sa tête chefs plus braves, plus décidés à tous les sacrifices.

Cela, aujourd'hui, Paris, la France tout entière le savent: au lendemain du décret qui rend à la flotte les combattants de Dixmude, de Seenstraete et de Saint-Georges, ils s'inclinent avec une pieuse émotion vers ceux qui sont tombés; ils saluent avec joie ceux qui reviennent.

Charles LE GOFFIC.

Félicitations parlementaires

La commission de la marine de guerre, certaine d'être l'interprète fidèle de la Chambre et du pays tout entier, adresse à l'amiral Ronarc'h, ainsi qu'aux officiers et fusiliers marins qui ont si vaillamment combattu sous ses ordres, l'expression de sa gratitude patriotique et de son admiration. Les fusiliers marins ont enrichi d'une page glorieuse les annales de notre marine; la France ne l'oubliera pas.

La Solidarité des Alliés

Sir Edward Grey, ministre des affaires étrangères, et lord Kitchener, ministre de la guerre britanniques, sont venus jeudi à Paris; ils ont conféré avec MM. Aristide Briand, président du conseil, le général Gallieni, ministre de la guerre, et le général Joffre, commandant en chef des armées françaises.

Le conseil de guerre des Alliés a tenu une nouvelle réunion mercredi au grand quartier général français.

APRÈS SEIZE MOIS DE GUERRE

La Confiance de Paris

Depuis seize mois que dure la guerre, Paris pas un instant n'a connu le découragement, ni la peur, alors même que le canon allemand tonnait à ses portes; à plus forte raison depuis que les victoires de la Marne et des Flandres ont brisé l'offensive de l'ennemi, il a conservé, inébranlable, sa confiance dans le triomphe final; et, d'un cœur unanime, il a pris pour devise et pour mot d'ordre la fière parole du général Gallieni: « Jusqu'au bout! »

Avec une aisance incomparable, Paris, du jour au lendemain, a rejeté le frivole attirail du luxe et du plaisir pour revêtir celui du labeur le plus austère et le plus opiniâtre; avec une farouche résolution, il a tendu toutes ses énergies vers cet unique but: servir. Comme une lame de fond, la formidable épreuve a retourné l'âme parisienne et a amené au jour des trésors insoupçonnés d'endurance, d'abnégation et de dévouement.

L'initiative privée et l'initiative officielle ont rivalisé d'efforts et leur féconde émulation s'est traduite par une merveilleuse floraison d'œuvres destinées à aider nos soldats et leurs familles, à recueillir les mutilés et à leur rendre un gagne-pain, à secourir les réfugiés, les blessés et les prisonniers. Tous ceux qui avaient quelque chose à donner, argent, temps ou travail, ont donné. Et la constante pensée des longues souffrances stoïquement supportées par ceux du front a permis aux plus éprouvés et aux plus déshérités d'affronter sans faiblir les plus dures privations et les plus cruels sacrifices.

Les femmes surtout ont été admirables dans cette silencieuse et sublime acceptation de la destinée: je ne leur rendrai que l'hommage qu'elles ont mérité si je dis que mères, épouses et sœurs, elles se sont montrées dignes des héros qu'elles ont donnés à la Patrie.

Comparant ce qu'il fait à ce que vous faites, chers soldats, Paris ne s'enorgueillit point, et bien au contraire il s'assure chaque jour davantage que rien ne saurait acquitter la dette qu'il a contractée à l'égard de ses défenseurs. Du moins peut-il se rendre ce témoignage qu'à son rang, à sa place, selon la tâche qui lui était assignée, tandis que vous combattiez, il a tenu.

Adrien Mithouard,

Président du Conseil municipal de Paris

Faits de guerre

DU 7 AU 10 DÉCEMBRE

Belgique.

Notre artillerie, de concert avec l'artillerie belge, a exécuté, le 7, des tirs sur un ouvrage ennemi de la région d'Hetsas; l'ouvrage a été complètement bouleversé et deux dépôts de munitions ont sauté. Nos mitrailleuses ont, au cours de la nuit suivante, empêché l'ennemi de remettre en état l'ouvrage détruit par nous.

Les batteries belges ont bouleversé les ouvrages ennemis près de Poesele, dispersé un convoi et une compagnie sur la route de Dixmude à Steenstraete, réduit au silence une batterie ennemie au nord de Dixmude et empêché la consolidation des tranchées allemandes vers Woumen.

En réponse à un bombardement heureux de positions ennemies auprès de Pilsken par les batteries britanniques, les Allemands ont bombardé Ypres et ses environs, y causant peu de dégâts.

L'inondation tendue dans la région de l'Yser cause de grandes difficultés aux troupes adverses, qui ont abandonné sous la menace de l'eau, un grand nombre de leurs travaux avancés.

Artois.

Dans la journée du 7, le bombardement a été violent de part et d'autre, dans la région de Givenchy, au nord du Bois-en-Hache, où se sont livrés également des combats à coups de grosses bombes. Dans le secteur de la route de Lille, notre artillerie a exécuté des tirs heureux sur les boyaux ennemis.

Au nord d'Arras, à l'ouest de la cote 140, nos tirs de barrage ont arrêté net, la nuit suivante, une attaque allemande qui se préparait à la faveur d'une explosion de mine.

Le 8, action d'artillerie dans les secteurs de Loos et de Givenchy.

Entre la Somme et l'Aisne.

Dans la région de Craonne, le 7, combats de patrouilles où nous avons eu l'avantage. Le même jour, notre artillerie a bombardé et détruit le moulin de Saint-Auria (région de Roye), que l'ennemi avait organisé défensivement.

Action d'artillerie, le 8, dans la région de Fouquescourt.

Le 9, dans la région de Roye, nous avons exécuté un tir efficace sur une batterie allemande repérée par nous près de Dancourt.

Champagne.

Le 8 et le 9, nous avons réussi, à coups de grenades et par des contre-attaques, à regagner une grande partie de la tranchée avancée où l'ennemi avait pris pied au sud de Saint-Souplet. Dans la nuit du 8 au 9, notre artillerie, poursuivant le bombardement de positions allemandes, a fait sauter un dépôt de munitions.

A l'est de la butte de Souain, une attaque allemande s'est produite le 7, en fin de soirée; la lutte s'est poursuivie les jours suivants pour la reprise des éléments occupés par l'ennemi.

Par des combats à la grenade et des contre-attaques, cependant que nos batteries, par leur tir constant, empêchaient l'ennemi de s'établir dans la partie des tranchées occupées par lui, nous avons, le 10, refoulé nos adversaires au delà de la cote au sud de Saint-Souplet.

Dans la journée du 8, en présence de l'activité de l'artillerie ennemie, la nôtre est entrée en action avec une grande violence; des observations faites en avions nous ont permis de constater l'efficacité de notre tir.

De l'Argonne à la Moselle.

Entre Argonne et Meuse, près de Bethincourt, nos batteries ont, le 8, démoli des réservoirs à gaz suffocants.

Dans la nuit du 8 au 9, nous avons fait éclater avec succès deux mines dans la région de la Haute-Chevauée.

Aux Eparges, lutte de mines dans la journée du 9. Un groupe de travailleurs ennemis a été enseveli par l'explosion d'un de nos fourneaux.

FRONT RUSSE

Sur le front de Dvinsk, les Allemands ont tenté en vain de sortir de leurs tranchées. La fusillade russe les a forcés à y rentrer.

En Galicie, dans la région de Boutchatch, l'ennemi a essayé de progresser vers l'est, mais il a été repoussé vers le village de Pelava. Il a été repoussé, de même, sur différents autres points où il avait voulu passer à l'offensive.

Au nord-ouest de Tarnopol, les éclaireurs russes ont fait d'heureuses reconnaissances.

FRONT MONTÉNÉGRIN

Le 6 décembre, les Monténégrins ont vigoureusement contre-attaqué l'ennemi dans la direction de Jabuka-Mataroge et l'ont rejeté en arrière de ses positions.

Le 7 décembre, l'ennemi a attaqué sans succès l'armée monténégrine du Sandjak. Après un combat de plusieurs jours contre les troupes serbes, les Autrichiens ont réussi à occuper Ipek.

Le 8 décembre, l'ennemi a été rejeté au delà de Dubotshiza, laissant de nombreux cadavres sur le terrain. Les Monténégrins ont fait une centaine de prisonniers et pris des fusils.

Armée d'Orient.

Dans l'après-midi du 5 décembre, les Bulgares ont attaqué violemment notre tête de pont de Demir-Kapou sur le Vardar. Cette attaque a été complètement repoussée, ainsi que celles qui se sont produites le lendemain sur différents points de notre front.

Le combat continue en face de notre tête de pont de Gradec, sur le Vardar (à environ 5 kilomètres en amont de la gare de Stroumitza).

D'autre part, le 6 décembre, les Bulgares ayant attaqué les troupes britanniques à l'ouest du lac Doiran, furent rapidement chassés à la baïonnette des tranchées avancées où ils avaient pénétré.

Le lendemain, les Bulgares renouvelèrent leurs attaques; sous le couvert de l'obscurité, les Anglais se retirèrent sur de nouvelles lignes afin de se conformer à l'alignement général.

FRONT ITALIEN

Sur le front de l'Isongo et sur la hauteur de Calvario, à l'ouest de Gorizia, les Italiens ont occupé un abri ennemi où ils ont pris 80 fusils, des munitions et du matériel.

Une brillante action s'est développée sur le Carso dans la zone septentrionale du Mont-San-Michele. Un fort retranchement ennemi, étendu à l'est de Peteano, a été conquis. 247 soldats, 41 officiers et un important matériel de guerre sont restés entre les mains de nos alliés.

AUX DARDANELLES

Le 5 décembre, une tentative d'attaque ennemie a été immédiatement arrêtée par nos feux.

Le 6, tir efficace de nos engins de tranchée, qui font brèche dans les lignes ennemies et provoquent l'explosion d'un dépôt de munitions turques.

SUR MER

Dans la mer de Marmara, un sous-marin anglais a torpillé et coulé le contre-torpilleur turc *Yar-Hissar*, faisant prisonniers 2 officiers et 40 hommes.

Une escadrille autrichienne, venue des bouches de Cattaro, a, le 5 décembre, bombardé Saint-Jean-de-Medua, sur la côte adriatique. Elle y a coulé dans le port un vapeur grec chargé de munitions et de matériel de guerre pour les Monténégrins et un vapeur italien qui avait été réquisitionné pour embarquer la colonie italienne. On ne signale pas de victimes.

La force navale qui a participé à cette opération se composait du croiseur cuirassé *Novara*, de quatre contre-torpilleurs et de torpilleurs. Elle était accompagnée de deux avions.

Le 6 décembre, neuf unités de l'escadre autrichienne, venues de Cattaro, ont bombardé le port de Durazzo et la station radiotélégraphique italienne. Plusieurs voiliers monténégrins et albanais et un italien ont été coulés.

Un bateau-citerne américain, le *Communipaw*, a été torpillé dans la Méditerranée par un sous-marin probablement autrichien.

Un autre bateau-citerne américain, le *Petroline*, a été canonné mais a pu s'échapper.

LA GUERRE AÉRIENNE

Mercredi matin, un de nos avions, prenant en chasse, à trois mille mètres d'altitude, un appareil allemand rapide, a pu l'approcher à une distance de vingt mètres et l'a attaqué à coups de mitrailleuse : l'avion ennemi a pris feu aussitôt et a éclaté; les deux passagers sont tombés dans notre ligne, vers Tilloloy.

Des aviateurs britanniques ont bombardé, le 2 décembre, la gare de Don-Sanighin et les constructions avoisinantes, atteignant la voie ferrée près de la gare, et faisant probablement sauter un dépôt de munitions. Plusieurs incendies ont été aperçus dans la localité de Don, à la suite de l'incursion des aviateurs.

Deux avions partis en reconnaissance le 5 ne sont pas rentrés.

A LA CHAMBRE

Le haut commandement. — M. Emile Constant a demandé, au début de la séance de jeudi, à interpeller sur les considérations qui ont amené le Gouvernement à prendre le décret du 2 décembre, relatif au haut commandement. Il s'agit du décret qui a nommé le général Joffre commandant en chef des armées françaises.

M. Briand, président du conseil, a répondu qu'il ne pouvait accepter cette interpellation. Il considère qu'un débat, dans le moment présent, sur une pareille question, présenterait les plus graves inconvénients. Il a ajouté :

« Le Gouvernement, dans l'exercice de ses prérogatives, a estimé qu'il était de l'intérêt de la défense nationale de réaliser en la personne du général Joffre, l'unité du commandement des forces françaises sur tous les terrains d'opérations. Il l'a fait, et un décret a précisé les conditions dans lesquelles cette mesure a été décidée. Il persiste à croire qu'une discussion publique sur un tel objet pourrait avoir de graves inconvénients. »

Et la Chambre a approuvé le président du conseil en ajournant la discussion par 406 voix contre 67.

Les mariages par procuration. — La Chambre a adopté une proposition qui permet de légitimer les enfants dont les parents se sont trouvés par la mobilisation du père et le décès de ce dernier, dans l'impossibilité de contracter mariage; et une proposition concernant les mariages par procuration, dont la célébration est nulle ou empêchée au dernier moment par le décès de l'un des futurs conjoints.

Réhabilitation. — Adoptée également une proposition qui réhabilite de droit le failli appelé sous les drapeaux, en temps de guerre, qui a été, pour action d'éclat, l'objet d'une citation à l'ordre du jour de l'armée, du corps d'armée, de la division, de la brigade ou du régiment.

Dans les mêmes circonstances, si le failli a été tué à l'ennemi ou est mort de ses blessures, la faculté de demander la réhabilitation appartient à son conjoint, à ses ascendants, à ses descendants ou au ministre de la guerre.

KOSSOVO

Dans les nouvelles parvenues ces jours-ci de Serbie, le nom de Kossovo a été souvent prononcé. Ce nom glorieux évoque le souvenir de deux sanglantes rencontres : la première, en 1389, mit aux prises les Serbes et les Turcs commandés par le sultan Mourad I^{er}, lequel fut victorieux mais périt dans son triomphe; l'autre eut lieu en 1448. C'était encore contre les Turcs que luttèrent les Serbes, auxquels s'étaient joints les Hongrois, les Bohèmes et les Valaques. Ceux-ci étaient conduits par Jean Hunyady, qui souffrit pendant trois jours l'effort furieux de l'armée ottomane quatre fois plus nombreuse; mais, à la fin, il succomba sous le nombre.

Cette plaine fatale a donc vu deux fois déjà la lutte des Serbes contre les Turcs; aujourd'hui, ce sont encore des barbares qui les y viennent attaquer, mais ces barbares ne sont plus les Turcs : c'est un peuple, naguère encore victime de l'oppression ottomane, qui s'est rangé, pour la honte de l'humanité, parmi les nations de proie. Puisse la fortune seconder la bravoure des Serbes héroïques !

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Hommage au maire de Reims. — Jeudi s'est déroulée au siège social de la ligue de l'enseignement, à Paris, une patriotique et touchante cérémonie.

Le Président de la République, qui était accompagné de M. Painlevé, ministre de l'instruction publique, et de M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat, a remis au docteur Langlet, l'héroïque maire de Reims, la grande médaille d'honneur de la ligue de l'enseignement, qui a été décernée au vaillant magistrat communal en témoignage d'admiration pour les hautes vertus civiques dont il a fait preuve depuis l'investissement de la ville.

Plusieurs discours ont été prononcés. M. Dessoye, président de la ligue, puis M. Painlevé et enfin le Président de la République ont pris la parole pour célébrer la conduite et l'œuvre de M. Langlet, digne représentant d'une population admirable.

M. Raymond Poincaré a évoqué son voyage aux avant-postes de Béthény et rappelé l'entrevue qu'il eut naguère, dans Reims même, avec le vaillant maire de la cité martyre. Aux applaudissements de l'assistance, il a embrassé le docteur Langlet en lui remettant la médaille de la ligue.

Le docteur Langlet a remercié avec émotion.

Les fusiliers marins. — Le 1^{er} bataillon du 1^{er} régiment de fusiliers marins — dernière phalange des combattants qui se sont immortalisés sur les bords de l'Yser — a traversé Paris ces jours derniers. Les braves qui le composent ont été casernés à la Pépinière, où, mercredi matin, le ministre de la marine, l'amiral Lacaze, est venu en personne les féliciter de leur vaillance pendant les durs combats de Dixmude et de Nieuport et, dans une courte et vibrante allocution, leur a rendu un hommage ému.

Le ministre a été reçu par l'amiral Ronarc'h, entouré du capitaine de vaisseau du Merle, commandant le dépôt de fusiliers marins, et des capitaines de vaisseau Delage et Paillet, du 1^{er} et du 2^e régiment. Il a passé en revue les héros de l'Yser, qui, sans armes, étaient rangés sur trois rangs.

L'après-midi, une matinée de gala était offerte aux fusiliers marins par notre confrère le *Journal*. A leur arrivée boulevard des Capucines, les héros de l'Yser ont été accueillis par les acclamations d'une foule enthousiaste, qui les a couverts de fleurs.

Les fusiliers marins sont repartis, maintenant, pour continuer sur mer leur glorieuse épopée.

Le Telegraaf. — M. Schroeder, le rédacteur en chef du journal hollandais le *Telegraaf*, vient d'être arrêté. Mais le *Telegraaf* n'en continuera pas moins sa brave campagne pour les alliés. C'est un journal qui a témoigné bien souvent, même avant la guerre, ses sympathies françaises.

En 1911, lorsque le président Fallières allait être reçu à Amsterdam par la reine Wilhelmine, le 4 juillet, c'est-à-dire trois jours après le coup d'Agadir, le *Telegraaf* publia en tête de ses colonnes, dans notre langue, un *Salut à la France* dont voici les passages essentiels :

« Nous l'aimons, France de beauté grave et de grâce ensoleillée : France des cathédrales, France vêtue de vigne ».

« Nous l'aimons pour tout ce que, du seul reflet de ta propre splendeur, tu mis de joie et de rayonnement dans la vie un peu grise et un peu morne des peuples un peu rudes dont nous sommes. »

« Tes joies nous réjouissent comme nous attristent tes afflictions; vers toi, d'entre les nations, vont le cœur et la raison de l'élite du peuple indépendant et libre que nous sommes et que nous entendons rester, et qui jamais, de son consentement, ne se prêterait, contre toi, à d'assassins embûches. »

« France, toi que nous souhaitons grande et puissante parmi les nations : Salut ! »

Le *Telegraaf* a prouvé, par la suite, que son salut et ses souhaits étaient sincères.

Zou! pour l'emprunt? — Les félibres du *Parage* (école de Montpellier) viennent de publier, en faveur de l'emprunt, un appel en langue d'oc qui peut se traduire ainsi : « Braves gens de Montpellier et de l'Hérault, au moins n'embusquez pas votre monnaie dans quelque coin! Zou! allons! les femmes, raclez les tiroirs de votre armoire! Zou! les hommes, qui êtes trop

vieux pour aller lutter sur le champ de bataille, desserrez les nœuds du bonnet où vous remisez votre argent! »

« Jadis, l'or de Montpellier était renommé dans l'univers. Mais, si, aujourd'hui, l'or de Montpellier ne vaut pas plus que celui de Paris, il vaut autant, et si nous ne pouvons pas donner la qualité meilleure, donnons la quantité qui compte! »

« Zou! ceux du Clapas, élevez un clapas d'or (un gros tas d'or) pour défendre la France. »

« Zou! tous du Clapas, aubouras un clapas d'or per aprà la França! »

Langue d'oc... langue d'or.

Propos de table. — Le romancier Ganghofer, le fidèle thuriféraire des généraux allemands, remis de sa blessure, qui lui a coûté un œil, est retourné sur le front russe voir Hindenburg. Celui-ci lui a confié quelques pensées mémorables :

« Ma bonne femme a dû inaugurer à Berlin ma statue en bois. Elle a certainement passé un mauvais quart d'heure lorsqu'elle m'a planté un clou dans le corps... On ne peut pas toujours aller aussi vite que le désirent les impatiences, et il est bien heureux que l'Allemagne soit patiente... Il est plaisant que les sociétés d'assurance aient refusé d'assurer le brave Ganghofer partant sur le front, tandis qu'elles m'ont assuré sans difficulté, comme un officier au repos. Il commence à neiger; que vont faire les Italiens, qui n'aiment pas le froid? »

Et sur cette dernière réflexion, achevant de peler une poire au dessert, le maréchal von Hindenburg conclut : « Ils descendront le plus vite qu'ils pourront. »

Oui, par Gorizia et Trieste...

Vocabulaire franco-serbe. — Voici, d'après la prononciation réelle, les quelques mots que nos soldats de l'armée d'Orient ont le plus souvent à employer pour se faire entendre de leurs camarades serbes :

Amis, *priatelj*; soldat serbe, *serpschi voynik*; soldat français, *frantsouksi voynik*; soldat anglais, *engleski voynik*; soldat russe, *rouski voynik*.

Ennemis, *nepriatelj*; soldat bulgare, *bougarski voynik*; soldat autrichien, *aostrischi voynik*; soldat turc, *tourski voynik*; soldat boche, *schwaba*.

Oui, *yès ou da*; non, *né*; halte-là! *stoi!* avancez, *na pret*; ne tirez pas, *ne poutsai*; fusil, *pouchka*; balle, *metac*; canon, *top*.

Manger, *jesti*; boire, *piti*; avez-vous? *imaté li?* pain, *leb*; eau, *voda*; vin, *vino*; lait, *mléko*; œuf, *iaya*, viande, *messo*; fromage, *sira*; il ya, *ima*; il n'y a pas, *néma*.

Combien? *kolkol?* franc, *dinar*; centime, *para*.

Jour, *dan*; nuit, *notch*; aujourd'hui, *danasse*; demain, *soutre*; heure, *sat*; minute, *minouta*.

Ceux de Liechtenstein. — Nous avons déjà eu l'occasion de parler de la petite principauté de Liechtenstein, qui, enclavée entre le Tyrol et la Suisse, a proclamé sa neutralité. On apprend aujourd'hui que cette neutralité n'a pas porté bonheur à ses habitants.

Séparés de l'Autriche, dont ils dépendent pour le service de la justice et de la poste, par le massif des *Drei Schwestern* (les Trois-Sœurs, appartenant à la chaîne du Rhaetikon), que ne franchit aucune route et dont l'altitude moyenne dépasse 2,000 mètres, et d'autre part, se voyant interdire les sentiers qui traversent la frontière, ils ne peuvent tirer des provinces avoisinantes aucune des matières indispensables à leur existence. Depuis de longs mois, faute de farine, les boulangers ont dû fermer boutique; pour des raisons analogues, leur exemple a été imité par les bouchers. En présence d'une pareille situation, les habitants cherchèrent à se ravitailler par la Suisse. Bien que réduite à la portion congrue, elle leur fournit du pain; à raison d'un kilo par personne et par jour, mais avec obligation de venir le chercher en territoire fédéral, et de la viande, à raison d'un kilo par ménage et par jour, sous la même condition.

Aussi, à part quelques familles aisées, personne, en Liechtenstein, ne mange plus ni pain ni viande. Et l'on ne s'y éclaire plus qu'à la chandelle.

LA GUERRILLA

Nos lecteurs connaissent bien le général Marbot, du premier Empire, l'auteur de ces célèbres Mémoires dont nous leur avons donné de nombreux extraits. Marbot avait un frère — Adolphe de Marbot — qui, en Espagne, était aide de camp de Berthier, prince de Neufchâtel, et qui fut fait prisonnier, on va voir dans quelles conditions.

Il faut que je raconte la manière dont Marbot était tombé aux mains des Espagnols, au moment où il s'y attendait le moins. Un jour qu'il était de service chez le prince de Neufchâtel — près de Madrid — on dut expédier un ordre qui ne souffrait pas de retard.

Le pauvre Marbot, sans avoir un moment pour quitter son bel uniforme, dut enfourcher un cheval de poste et s'élancer sur la route, avec son postillon espagnol, au hasard de tout ce qui pourrait en arriver. Il alla droit devant lui sans regarder en arrière et songer à autre chose qu'à exécuter fidèlement sa mission, lorsque, arrivé à je ne sais quelle bourgade, vers dix heures du soir, il trouva les premières difficultés.

On ne lui avait pas refusé de chevaux, à la poste, mais on lui avait amené deux rosses inacceptables et, comme il avait voulu recourir à l'argument ordinaire et menacer pour être mieux servi, le vide s'était fait autour de lui en un clin d'œil, si bien qu'il demeurait au milieu du chemin sans voir âme qui vive et ne sachant véritablement à quel saint se vouer.

Son incertitude ne dura guère; il entendit bientôt qu'on revenait vers lui en grande hâte avec un bon nombre de chevaux, ce qui lui fit espérer que le maître de poste avait entendu raison. Comme la nuit était fort obscure, les survenants ne l'eussent pas trouvé s'il n'avait pris le parti de leur crier sus et de les arrêter lui-même.

Mais comme il avait compté sans son hôte! Loin que les chevaux dont il s'agit fussent envoyés pour son service, il reconnut, à sa grande stupefaction, qu'ils appartenaient à un poste de guérillas qui s'était fourvoyé parmi nos colonnes et qui cherchait lui-même à se sauver au moyen des renseignements que les paysans ne manquaient jamais de donner aux leurs en pareil cas.

L'ébahissement de ces braves guérillas ne fut pas moindre que celui de l'aide de camp; mais comme il était seul et démonté, ils l'eurent bientôt entouré, bousculé, déshabillé et attaché à la queue d'un cheval. Toutes ces opérations ne durèrent que quelques minutes, et jamais, disait Marbot, on n'avait vu des valets de chambre plus diligents.

La *partida* sortit immédiatement du village. Les guérillas imaginèrent, fort heureusement pour Marbot, qu'ils avaient pris au moins un général, ce qui lui valut de n'être pas immédiatement assommé.

Quand le soleil commença à chauffer et que la *partida* se crut en sûreté, elle fit halte. Les cavaliers étalèrent quelques vivres et se mirent à les manger à la barbe du prisonnier, qui, n'ayant point diné la veille, avait grand appétit malgré son infortune et la douleur que lui causaient ses pieds.

Il est vrai qu'on l'avait mis à l'aise quant à ses bottes, qu'on lui avait arrachées dès qu'on s'était aperçu qu'elles étaient neuves et garnies de glands d'or. Enfin, il était fatigué et d'assez méchante humeur. Cependant la faim le talonnait et l'air frais du matin ajoutait à la bonne disposition de son estomac. Il s'aventura à demander un morceau de pain. La demande lui fut sur-le-champ accordée, et on partagea généreusement avec lui un morceau de fromage et les quelques oignons dont les

guérillas étaient pourvus. On lui passa même la peau de bouc, à laquelle il appliqua ses lèvres sans balancer, bien qu'en toute autre circonstance il n'eût pas voulu toucher un de ces sales cavaliers du bout du doigt.

Il est certain que sa métamorphose était complète, pour le moment, et qu'il eût donné toutes les mignonnes chaussures du temps passé pour une paire de souliers de soldat ou de muletier. Malheureusement, il dut se contenter de deux vieilles savates qu'on lui donna par bonté d'âme et qui ne tenaient qu'à demi à ses pieds. Il fallut marcher cependant quand l'heure vint de se remettre en route, et il marcha de si bonne volonté qu'on lui fit la grâce de ne plus l'attacher.

Tout allait donc bien relativement, lorsqu'il vint à l'idée du chef de faire chanter son prisonnier pour charmer les ennemis du chemin. Cette intonation, faite au moment où le pauvre diable souffrait encore beaucoup, le prit au dépourvu, et Marbot, n'y pouvant plus tenir, s'écria en bon français : « Tas de j...-f..., je n'ai pas plus envie de chanter que de m'aller pendre ! »

L'Espagnol là-dessus tira sans aucune émotion plusieurs bouffées de son *cigarrito*, puis il reprit avec beaucoup de flegme : « Ah ! c'est l'envie qui te manque, eh bien, je vais la faire venir », et dégageant à l'instant même le canon de son escopette, il l'appliqua tellement bien sur la tête de son interlocuteur que, si celui-ci, voyant venir le coup, ne s'était pas arrangé pour le recevoir en partie sur les épaules, il en eût eu le crâne brisé.

Cette leçon ne fut pas perdue, et, bien qu'à demi assommé, maître Marbot se mit à chanter immédiatement, surtout qu'il y allait pour lui de sa vie, s'il mécontentait le seigneur capitaine.

Une fois en Andalousie, Marbot fut déposé dans la prison de X... avec d'autres Français qu'on avait conduits au même lieu. Après une foule d'aventures dans lesquelles il courut souvent risque d'être occis, il arriva sur les pontons de Cadix, couvert d'une mauvaise capote de soldat du train, paraissant miné par la fièvre et pouvant à peine se soutenir.

Vice-amiral baron GRIVEL.

(Mémoires).

LES PERMISSIONNAIRES des régions envahies.

Désormais, les titres de permission devront porter, pour les militaires dont il s'agit, la mention « originaire d'un pays envahi ». Des affiches apposées dans les gares de Paris inviteront ces permissionnaires à se rendre au bureau militaire « pour y être renseignés sur les facilités qui leur sont accordées ».

Les commissions militaires devront s'informer de la situation des soldats porteurs de la mention indiquée plus haut. Ceux qui seront sans ressources seront conduits, en autocar, accompagnés d'un auxiliaire de la 22^e section, au siège des œuvres suivantes, qui ont offert leur concours :

1^o L'œuvre des parrains de Reuilly, à la caserne de Reuilly, qui a été fondée à cette fin par les soldats de la 22^e section des C. O. A. ;

2^o L'œuvre du séminaire de Saint-Sulpice ;

3^o L'œuvre du syndicat des restaurateurs de Paris, qui fonctionnera dans quelques jours.

Au siège de chaque œuvre, les noms et pays d'origine des permissionnaires présents à Paris seront affichés, de façon que quelques-uns de ceux-ci puissent y rencontrer des parents ou des amis.

Quant aux permissionnaires se rendant dans les départements autres que la Seine, et qui arrivent du Nord et de l'Est par les trains du soir, comme ils ne peuvent s'embarquer aux autres gares que le lendemain, ils seront hospitalisés par les cantines environnantes ou par le refuge municipal, 107, quai de Valmy.

Les correspondances doivent être adressées : « Ministère de la guerre, Bulletin des armées, Paris ». Les manuscrits ne sont pas rendus.

En Serbie

Notes d'un chirurgien français.

On m'envoie de Nisch comme chirurgien en chef de l'hôpital de réserve n° 4 de Kragoujevat, centre d'évacuation des blessés.

Ici comme à Nisch, l'éclairage des rues est fourni par des lampes à pétrole, mais si rares que la nuit on ne peut plus sortir sans lanterne.

Quant au balayage, les bras manquent et les balais aussi, et puis à quoi bon balayer ? Les rues sont couvertes d'une couche permanente de boue de trente centimètres d'épaisseur : on en a jusqu'aux chevilles. Les gens du pays s'en moquent, ils en ont l'habitude ; avec leurs sandales de cuir, sorte d'espadrilles à bouts relevés dans lesquelles la corde serait remplacée par des lanières de peau, ils écrasent la boue et font jaillir les flaques : ploc ! Il ne fait pas bon passer auprès d'eux, on est éclaboussé comme par une automobile.

Cette facilité qu'ont les Serbes de pouvoir marcher et courir dans les terres détrempées leur a donné un réel avantage sur les Autrichiens qui, avec leurs grosses bottes, s'enlairaient dans les routes défoncées. C'est peut-être à leur chaussure autant qu'à leur valeur que les Serbes ont dû de faire tant de prisonniers !

A Kragoujevat, les premiers temps de notre séjour, s'il n'y avait pas eu de blessés flânant dans les rues, et des prisonniers autrichiens occupés à la réfection des routes, si tout, tout sans exception n'avait été hors de prix, on ne se serait pas cru en guerre.

Serbes et prisonniers font bon ménage : les Autrichiens sont bien traités : on les nourrit, on leur paye leur travail, 1 fr. 25 par jour ; les officiers sont libres et touchent leur solde régulière ; lorsque j'ai quitté l'hôpital auquel j'étais affecté, j'ai été remplacé par un chirurgien-major autrichien.

C'est à peine si l'on surveille les prisonniers. Ainsi j'étais obligé, pour me rendre à mon service, de traverser un pont à l'angle duquel je remarquais chaque matin un gamin de quinze ans assis sur le parapet un fusil entre les jambes ; à ses pieds, sur le quai, deux cents Autrichiens travaillaient à rempierrer la berge à l'aide de petits wagonnets allant et venant, tranquilles, comme chez eux.

Un jour je demandai au gamin : — Qu'est-ce que tu fais là tous les matins ? — C'est moi qui les garde, me répondit-il fièrement en me montrant ses prisonniers ; dans la journée c'est grand-papa. — Et quel âge a-t-il, ton grand-père ? — Soixante-quinze ans.

Les Serbes, on le sait, sont braves jusqu'à la témérité : les traits comme celui-ci ne sont pas rares.

Un officier faisait une reconnaissance, accompagné d'un clairon et d'un soldat ; il arrive auprès d'un petit bois et aperçoit une vingtaine d'Autrichiens qui préparaient la soupe.

— Va à droite, dit-il au clairon, et sonne la charge ; quant à toi, dit-il en s'adressant au soldat, prends de gauche, lance des bombes, tire des coups de fusil, crie, fais tout le tapage que tu pourras...

Pour lui, revolver au poing, il s'élance dans le bois :

— Rendez-vous ! hurle-t-il. Vous êtes cernés !

Les Autrichiens, stupéfaits, entendent des bruits de tous côtés, jettent leurs armes, lèvent les mains ; l'officier appelle son soldat ; ils ligottent les vingt hommes, les attachent les uns aux autres et les amènent dans les rangs serbes, pieds et poings liés.

Les Serbes ne sont pas seulement courageux, pleins d'ardeur, ils ont aussi une confiance prodigieuse ; je voyais des blessés déjà

valides se promener dans les cours de l'hôpital en chemise, en caleçon, sans manteau, les pieds nus dans leurs sandales par 18 degrés au-dessous de 0. Ils me soutenaient qu'ils n'avaient pas froid.

Ce sont d'ailleurs des gens assez flegmatiques, qui acceptent avec la même espèce d'indifférence toute orientale la bonne et la mauvaise fortune ; s'ils éprouvent quelque émotion, ils ne la manifestent pas bruyamment et d'ailleurs cette émotion ne dure pas.

Ils sont en général silencieux et réfléchis. Dans les cabarets où ils boivent surtout du café accompagné de grands verres d'eau froide, ils parlent peu et à voix posée : on ne croirait pas qu'ils sont à la même latitude que Marseille.

Les Serbes sont en général grands, vigoureux, bien musclés ; à la dernière conscription, la taille des recrues variait entre 1 m. 69 et 1 m. 73 ; leur poids, de 66 à 67 kilogr. et le tour de poitrine était de 86 centimètres en moyenne : ce sont de belles proportions.

J'ai parlé de leur endurance ; c'est à l'hôpital que j'ai pu le mieux en juger ; beaucoup de blessés ayant encore l'usage de leurs jambes, au lieu d'aller à l'ambulance la plus voisine, venaient dans un des innombrables hôpitaux de la ville, à pied, pour se faire opérer ; ils marchaient ainsi pendant trois jours.

En arrivant, ils demandaient à être opérés et guéris le plus tôt possible pour pouvoir retourner au front.

Très peu d'entre eux acceptaient d'être endormis ; j'avais beau leur expliquer que j'allais les faire beaucoup souffrir, ils me répondaient simplement :

— Nous sommes Serbes.

Et ils enduraient les pires supplices sans un gémissement, sans une plainte ; parfois un grincement de dents indiquait seul que malgré tout la chair est faible, surtout quand on la triture à coups de ciseaux et de bistouri. L'opération terminée, ils me baisaient les mains.

Docteur GUILLAUME LIVET.

FILS DE FER

Les ronces artificielles ou fils de fer barbelés, qui s'emploient comme moyen de défense militaire, semblent constituer un engin de guerre nouveau.

Il date, à la vérité, de la guerre américaine de Sécession. Le premier qui en eut l'idée fut le colonel Elbridge. D'après le récit d'un de nos amis, cet Américain aurait réalisé son « barbed-wire » au moyen des épingles à cheveux de sa femme. Mais il en gaspillait tant au cours de ses essais que sa compagnie lui reprochait souvent une aussi inutile dépense.

— Ne crie pas, répondait-il, ces épingles nous conduiront à la fortune !

En effet, après de pénibles débuts, son invention eut un succès considérable auprès des fermiers des Etats-Unis qui clôturèrent leurs champs avec ces fils de fer. Aussi, lors de la fondation du trust de l'acier, Pierpont-Morgan racheta au colonel Elbridge ses usines et ses brevets pour 50 millions de francs.

La ronce artificielle entra dans l'usage des armées en campagne au moment de la guerre des Boers, puis les Russes et les Japonais s'en servirent en Mandchourie, après eux les Turcs et les Bulgares dans les expéditions des Balkans. Aujourd'hui les fils ont reparu devant toutes les tranchées de Belgique, de France, de Russie, de Serbie, d'Italie et de Turquie.

Le Mérite civil

Le Gouvernement porte à la connaissance du pays la belle conduite de :

M. Douvry, adjoint au maire de Rosières ; M^{me} Kromer, supérieure de l'hospice d'Harbonnières (Somme) ; M. Charles Arnault, secrétaire général de la Somme ; M. Guilbert, maire d'Engelbelmer (Somme) ; M. Etévé, instituteur à Mailly-Maillet (Somme).

L'Emprunt de la Victoire

A l'heure où nous écrivons, ce grand emprunt national s'annonce comme un succès considérable et sans précédent. Mais les paroles que M. Ribot prononçait à la Chambre dans son émouvant et patriotique discours ne doivent pas être oubliées. Citons-les à nouveau :

« Celui qui dérogerait à ce devoir serait coupable envers la patrie. Il ne suffit pas d'être prêt à verser son sang, il ne suffit pas de combattre dans les tranchées ; tout cela, sans doute, est beau, héroïque, mais ce n'est pas suffisant ; il faut encore apporter tout son or, toutes ses ressources à la Défense nationale, au lieu de les accumuler dans l'égoïsme et l'avarice.

« L'égoïsme, à cette heure, n'est pas seulement une lâcheté, une sorte de trahison, mais c'est encore la pire des imprévoyances. (Vifs applaudissements.)

« Que deviendraient ces réserves si la France, demain, devait être vaincue ? Elles seraient la rançon de la défaite au lieu d'être le prix de la victoire. (Vifs applaudissements.) »

A quel montant s'élèveront les souscriptions ? Déjà de nombreuses évaluations sont faites. Nous nous garderons d'avancer un chiffre quel qu'il soit, et nous nous bornerons à dire, en toute assurance, que le succès dépassera toutes les prévisions.

Toutefois, il faudra se rappeler que l'emprunt actuel est payable en 4 termes y compris le versement en souscrivant et que, de plus, le montant de l'emprunt est illimité et sera ce que les souscripteurs le feront.

On versait 12 fr. en souscrivant à l'emprunt de 1871 et 14 fr. 50 lors de l'emprunt de 1872 : le nombre des termes pour les versements était de 16 pour l'emprunt de 1871 et de 20 pour l'emprunt de 1872. Aujourd'hui, au contraire, on verse 10 fr. en souscrivant et le solde de 78 fr. doit être versé en 3 termes de 26 fr. chacun. La plus grande partie des souscriptions se fait en titres entièrement libérés.

Ce sont là des comparaisons qu'il ne faudra pas oublier quand l'emprunt actuel étant clos, on mettra en regard les chiffres souscrits et versés lors des emprunts de 1871 et de 1872 et ceux qui le seront pour l'emprunt en cours.

Les « Tommies » souscrivent

« Nos hommes souscriraient bien volontiers à votre grand emprunt de la Victoire, disaient les officiers de l'armée anglaise ; malheureusement, leur connaissance insuffisante du français les empêche de se renseigner exactement sur les conditions dans lesquelles ils pourraient faire l'acquisition de vos nouveaux titres de rente 5 p. 100. »

Pour déferer à ce vœu, on vient d'éditer un tout petit tract en anglais.

Barre d'une large bande tricolore, ce prospectus contient, en quelques phrases très claires, toutes les indications nécessaires aux « tommies » désireux de contribuer au succès de notre effort financier.

LEUR THÉORIE

Le ciel a béni les Allemands et les a désignés comme le peuple élu. Nous faisons cette guerre avec la conviction que nous exécutons les desseins divins en détruisant nos ennemis et en établissant notre domination. L'Allemagne défend la chrétienté ; ses ennemis sont ceux de la vraie religion. C'est cette conscience de notre mission qui nous permet de nous réjouir et d'être heureux, d'un cœur plein de reconnaissance, quand nos engins de guerre abattent les fils de Satan et quand nos merveilleux sous-marins, instruments de la vengeance divine, envoient au fond des mers des milliers de non-élus.

Il ne peut y avoir de compromis avec l'enfer, de pitié pour les serviteurs de Satan, en d'autres mots, point de quartier pour les Anglais, les Français, les Russes et tous les peuples qui se sont donnés au diable, qui ont été en conséquence, condamnés à périr par une sentence divine.

Pasteur LEBEL.

Pièces à dire.

LA RELÈVE

On part ce soir ! C'est la relève !
Il faut boucler son ceinturon.
Sac au dos ! Poilu, marche ou crève !
On part ce soir ! C'est la relève !
La lune, au loin, déjà se lève ;
« En route ! » a dit le capiston.
On part ce soir ! C'est la relève !
Il faut boucler son ceinturon.

On est parti ! C'est la relève !
On entend tonner le canon.
La plainte de la mer s'élève.
On est parti ! C'est la relève !
Dans les boyaux, sans fin, ni trêve,
On s'enfoncé jusqu'au menton.
On est parti ! C'est la relève !
On entend tonner le canon.

On arrive ! C'est la relève !
On prépare son baluchon.
On s'endort. Mais la nuit s'achève,
Voilà le jour. C'est la relève !
Comme un disque au bord de la grève
Le soleil barre l'horizon.
Voilà le jour ! C'est la relève !
On prépare son baluchon.

Debout les morts : c'est la relève !
Sonne la charge ! Ohé ! clairon !
Boche maudit, fini, ton rêve !
Nous sommes là ! C'est la relève !
La Victoire a tiré son glaive !
Poilus, battonnette au canon !
Vivants et morts ! C'est la relève !
Taïaut ! Taïaut ! Sonne, clairon !

Lieutenant-colonel E. GENIN,
sur le front.

PAROLES FRANÇAISES

Il fallait opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme et assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience consommée, qui soutint la réputation et qui menageait les forces du pays ; qui n'oublia rien d'utile et de nécessaire, et ne fit rien de superflu ; qui sut, selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes ; qui fut tantôt le bouchier et tantôt l'épée de son pays ; capable d'exécuter les ordres qu'il aurait reçus, et de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

FLÉCHIER.

(Oraison funèbre de Turenne.)

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Charade (du front).

Mon un se porte dans la tranchée.
Mon deux se mange dans la tranchée.
Mon trois se trouve dans la tranchée.
Mais mon tout n'existe pas dans la tranchée.

Métagramme.

Sur six pieds je suis un oiseau.
Changez ma tête, je deviens outil.

Devinette.

Quelle différence y a-t-il entre un ignorant et un miroir ?

SOLUTIONS DU N° 158

Charade.	Carré.
Lit — Las	A M E
— Lilas.	M A L
	E L U

Métagramme.

Epinal — Epinay — Epinac.

BLOC-NOTES

— M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé, a visité l'hôpital écossais fondé sous le patronage de la princesse Louise, duchesse d'Argyll, par la branche écossaise de la Croix-Rouge britannique.

— L'amiral Roussine, chef de l'état-major général de la marine russe, est arrivé à Paris, accompagné de huit officiers.

— Le général Porro, accompagné par M. Tilton, ambassadeur d'Italie, a visité, vendredi, l'hôpital italien pour les blessés de guerre français, qui vient de s'installer quai d'Orsay.

— A Tsarskoïé-Selo, l'empereur de Russie a reçu en audience M. Paul Doumer.

— Le gouvernement des Etats-Unis a envoyé à l'Autriche une note d'un ton péremptoire, relativement au torpillage de l'Ancona.

— Le général Gouraud vient de recevoir un nouveau commandement sur notre front.

— Les archives d'Etat du gouvernement serbe ont été transportées à Paris.

— Le roi d'Espagne a chargé le comte d'Romanones, leader du parti libéral, de la constitution du nouveau cabinet.

— S. A. le Maharajah de Kapurthala est allé à luer, sur le front, nos soldats. Avant de quitter Paris, il a souscrit à l'emprunt national une somme de 500.000 fr.

— Le Gouvernement fera élever, dans le jardin colonial de Nogent-sur-Marne, une mosquée pour nos vaillants soldats musulmans.

— La bataille de Champigny a été commémorée dimanche à Villiers-sur-Marne. Notre collaborateur M. Helmer, ancien avocat à la cour de Colmar, a pris la parole à cette patriotique manifestation.

— Le président Wilson, dans un message au Congrès, a félicité les manœuvres des progrès aux Etats-Unis.

— M. R.-A. Reiss, professeur à l'université de Lausanne, a pris l'initiative de faire venir en Suisse le plus possible d'orphelins serbes et de les placer dans des familles suisses qui se chargeront d'eux complètement ou qu'une modeste somme défrayera.

— M. Jamellier, exécuteur testamentaire de Detaille, vient de faire don à l'Etat de toutes les œuvres et collections laissées par le grand peintre militaire.

— La préfecture des Ardennes, qui se trouvait jusqu'à présent à Epernay, est installée à Paris, rue Taibout, 3, depuis le 3 décembre. Le comité central des réfugiés ardennais est toujours galerie d'Orléans, 21, au Palais-Royal.

— M. Eugène Brioux, de l'Académie française, a fait à Genève une émouvante conférence sur les « aveugles de la guerre ».

— Au cours d'expériences faites au camp de Satory, un canon a fait explosion et une fougasse a éclaté prématurément. On compte plusieurs victimes.

— A Sappada, en Cadore, le thermomètre marque 20° au-dessous de zéro ; au Forcello-Hambolt et à l'Olibe, la température est descendue à -30°. Néanmoins, la santé des soldats italiens se maintient, en général, excellente.

— L'exposition de San-Francisco a fermé ses portes ; les bénéfices dépassent 5 millions de francs.

— Une révolte a eu lieu à Shanghai sur un navire de la flotte chinoise, le *Chao-Ho*. Les mutins ont été maîtrisés.

— M. Auguste Potié, sénateur du Nord, qui les Allemands avaient pris comme otage et interné dans un camp de concentration, a été remis en liberté et ramené à Valenciennes, où sa femme a été autorisée à le rejoindre.

— On annonce la mort du général Vieillard, du cadre de réserve, grand officier de la Légion d'honneur et décoré de la médaille de 1870.

— Le conseil d'administration de la société de protection mutuelle des voyageurs de commerce a voté à l'unanimité une somme de 1.500.000 fr. pour l'emprunt de la Victoire.

— Le prince Oscar de Prusse, cinquième fils du Kaiser, qui a épousé morganalement la comtesse Ruppin, le 31 juillet 1914, serait sur le point de se marier avec une princesse d'Anhalt.

LES USINES DE GUERRE

L'ALCOOLISME

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la question de l'alcoolisme se pose devant la France d'une façon inquiétante. Longtemps déjà, avant la guerre, l'alcool et l'absinthe étaient devenus des dangers publics. La consommation de ces boissons allait en augmentant chaque année. La France était menacée de devenir, dans un délai assez rapproché, un pays où les alcooliques et les dégénérés, enfants d'alcooliques, constitueraient la majorité. Et, comme il arrive souvent, le mal paraissait d'autant plus difficile à guérir qu'on l'avait laissé se développer plus librement.

Mais, avec la guerre, le problème prend un aspect nouveau : il faut, coûte que coûte, trouver une solution rapide et décisive, car la question de l'alcoolisme intéresse la défense nationale. Voici comment. La guerre exige une production énorme d'armes, de matériel, de munitions, d'obus, etc., et cette production suppose à son tour une très nombreuse armée industrielle. Il faut, à tout prix, que le rendement du travail de ces ouvriers soit le plus grand possible : les armées en campagne qui ont besoin de matériel et de munitions ne doivent pas avoir à les attendre un jour de plus qu'il n'est strictement nécessaire pour les fabriquer. Qui sait si le moindre retard n'entraînerait pas les plus redoutables conséquences ? Les Russes n'ont-ils pas dû abandonner la Galicie, la Pologne, la Courlande, en reculant, malgré leur bravoure, devant le feu des batteries allemandes, faute de munitions pour y répondre ?

Or, l'expérience montre que le rendement du travail dans les usines varie selon que les ouvriers sont plus ou moins victimes de l'alcoolisme. Boivent-ils plus que de raison ? Ont-ils des habitudes d'ivrognerie ? Le rendement est médiocre et irrégulier. Les heures de présence à l'atelier ne sont pas constantes : l'alcoolique s'absente pour boire, il s'absente aussi pour cuver ce qu'il a bu. Souvent ses mains sont hésitantes, elles tremblent ; il est mal assuré sur ses jambes, parfois même abruti. Naturellement la qualité de son travail s'en ressent. Et comme il y a, dans la fabrication du matériel de guerre, des opérations très délicates, il est essentiel qu'elles ne soient pas faites par des alcooliques.

Par conséquent, pour obtenir le rendement maximum qui est indispensable, on prendra les mesures les plus efficaces contre l'ivrognerie et l'alcoolisme. Aucune hésitation n'est possible sur ce point. Tolérer l'alcoolisme dans le personnel ouvrier équivaldrait à assurer un avantage à l'ennemi, puisque c'est retarder et compromettre nos moyens d'attaque et de défense.

Heureusement, pour lutter contre l'alcoolisme, l'autorité militaire dispose de moyens énergiques et efficaces, et il dépend d'elle de les employer pour protéger les ouvriers des usines travaillant pour la guerre, au même titre que les soldats. Ainsi, le gouverneur de Paris vient de signer un arrêté aux termes duquel « est interdite, sur tout le territoire du gouvernement militaire de Paris et du camp retranché, dans les cafés, cabarets, estaminets et débits de boissons, la vente au détail des spiritueux aux militaires de tout grade, ainsi qu'aux hommes mobilisés ou mobilisables et affectés, en

exécution de l'article 6 de la loi du 17 août 1915, aux établissements, usines et exploitations travaillant pour la défense nationale ».

Des arrêtés semblables ont été pris dans les diverses régions de la zone des armées et de la zone de l'intérieur.

Nos alliés de l'autre côté de la Manche, en présence de la même difficulté, s'en sont tirés exactement comme nous. En outre, chez eux, l'interdiction s'étend à tout le monde, civils et militaires. Dans les derniers jours de novembre, on a mis en vigueur, à Londres, une ordonnance qui interdit aux débiteurs de vendre aucune boisson enivrante, en dehors de certaines heures. La population des quartiers ouvriers paraît accepter sans trop de répugnance ce changement, pourtant violent, de ses habitudes.

« A quelque chose malheur est bon ! » : ce proverbe s'appliquerait à l'horrible guerre qui fait tant de victimes, si elle contribuait à nous débarrasser de l'alcoolisme. Il faudrait pour cela : 1° que les mesures prises jusqu'à présent, et toutes celles que l'on prendra encore, si énergiques qu'elles soient, restent maintenues après la guerre ; 2° que l'opinion ne retombe pas dans un scepticisme indifférent, aussitôt que la vie aura repris son train ordinaire du temps de paix. Chacun a ici un devoir bien tracé à remplir. Les ouvriers, à qui des habitudes de tempérance auront été imposées doivent faire effort pour les conserver quand ils n'y seront plus forcés. Mais il faut aussi qu'ils trouvent pour se loger, au lieu de taudis infects, malsains et chers, des appartements clairs, propres, engageants, à des prix raisonnables : l'assommoir aura alors pour eux moins de charmes. L'Etat, de son côté, a le devoir de s'attaquer, par tous les moyens en son pouvoir, aux causes qui ont favorisé le développement de l'alcoolisme en France. Le privilège des bouilleurs de cru doit disparaître. Sous réserve des indemnités dues à des intérêts légitimes qui seraient lésés, l'Etat doit procéder à l'égard de l'alcoolisme comme à l'égard de la tuberculose ou de la fièvre typhoïde : il doit en détruire les foyers partout où il peut les atteindre.

D'autres pays nous ont donné sur ce point un exemple encourageant. Ils ont prouvé, par le fait, que le mal de l'alcoolisme est curable, quand on l'attaque résolument et par des moyens appropriés. Ainsi, la Norvège avait été gravement atteinte, au dix-neuvième siècle, par l'alcoolisme. Elle a su s'en guérir par une prohibition à peu près absolue de l'alcool, et sa population est redevenue saine et vigoureuse. En Russie, il y a quelques années, la vente de l'alcool rapportait à l'Etat plus d'un milliard par an. Il a eu la sagesse d'y renoncer et d'interdire la consommation de l'alcool. C'était un coup d'audace : comment combler ce trou énorme dans le budget ? — Il s'est comblé de lui-même. La suppression de l'ivrognerie a fait ce miracle. Comme le moujik et les ouvriers des villes ont cessé de s'enivrer, leur travail est devenu beaucoup plus productif, et la richesse nationale s'est accrue d'autant. En outre, l'argent, qui ne se dépensait plus en boisson, a afflué dans les caisses d'épargne ; le paysan a pu acheter des terres et les mettre en valeur. De la sorte, en tarissant une source empoisonnée de revenus, l'Etat russe ne s'est pas appauvri. Bien au contraire, la Russie est entrée dans une voie de prospérité où elle avancera rapidement après la guerre, d'autant plus qu'elle

cessera d'être exploitée par les Allemands comme elle l'a été sous mille formes depuis des siècles.

La France saura, elle aussi, se délivrer d'un mal qui menace en elle les sources mêmes de la vie, et qui la conduirait à une fin ignominieuse. Son gouvernement démocratique ne montrera pas moins d'énergie prévoyante que celui du tsar. N'oublions pas qu'après la guerre nous aurons encore à lutter, sur d'autres terrains que les champs de bataille et les tranchées, et que nous sortirons de cette longue lutte comme d'une maladie grave. Nous serons victorieux, mais nous serons aussi des convalescents. Il faut donc, dès à présent, songer à nous garantir contre ce qui pourrait compromettre le retour rapide et plein de nos forces. Parmi ces influences pernicieuses qu'il faut écarter, il n'en est pas de pire que l'alcool. Nous sommes avertis : si nous ne faisons pas le nécessaire, nous serions inexécusables.

L. LÉVY-BRUHL,
professeur à la Sorbonne.

Chez nos Alliés

EN ANGLETERRE

Par suite de la guerre, on manque de professeurs d'équitation et de palefreniers ; des emplois de ce genre sont maintenant occupés par des femmes.

Dans ces derniers jours, on a pu voir dans les parcs de Londres une femme qui servait de professeur d'équitation à des groupes de jeunes officiers appartenant à l'artillerie royale à cheval ou à d'autres régiments montés. Elle avait sous sa direction une demi-douzaine de ces jeunes gens à qui elle enseignait minutieusement l'art de conduire un cheval.

Aux environs de Reading, il y a trois dépôts de chevaux d'armée dont le personnel est entièrement féminin. Ce sont des femmes du pays, qui ont mis leur temps et leur expérience au service de l'Etat. Elles font l'ouvrage le plus dur : elles nourrissent, pansent, promènent et soignent les chevaux, dont chaque dépôt comprend un grand nombre. Elles vivent ensemble dans les fermes et travaillent depuis le matin de bonne heure jusqu'à la soirée.

Récemment, le général commandant la cavalerie du district a fait une inspection dans ces dépôts à l'improviste, et son rapport mentionne que ce sont les mieux tenus de tous ceux qu'il a visités.

Visite d'un journaliste français dans une usine anglaise.

Ma première visite, écrit-il, a été pour une usine du Midland spécialisée dans la production des cartouches de fusil et des douilles d'obus.

Avant la guerre, elle occupait environ un millier d'hommes : elle emploie aujourd'hui 3.000 ouvriers et 4.000 ouvrières. Sa superficie a doublé. On y travaille sept jours par semaine et vingt-quatre heures par jour, les équipes se relayant de douze heures en douze heures, à sept heures du matin et à sept heures du soir.

Avant la guerre, le labeur féminin dans les industries mécaniques était l'exception dans presque toute l'Angleterre, sauf dans le district de Birmingham. Mais la façon dont les femmes accomplissent leur tâche devrait ouvrir les yeux de ceux qui refusent encore de croire qu'elles puissent fournir un travail satisfaisant et régulier. « Leur collaboration nous est indispensable », me disait ce matin le directeur d'une usine. Et, de fait, la dextérité minutieuse qu'elles apportent aux multiples opérations de qu'il nécessite la fabrication des douilles de cartouches et des balles pourrait être difficilement égalee par des hommes. On jugera de la complexité du travail par le fait que la fabrication d'une douille de cartouche nécessite soixante-cinq opérations entre le moment où le métal est à l'état de planche mince et celui où il revêt l'aspect familier d'un étui cylindro-conique.

En dépit de ce nombre d'opérations, dont chacune est effectuée par une machine différente, l'usine en question produit quelque 45 millions

de cartouches par mois. Inutile de demander si on y travaille avec cœur.

Mais le spectacle que j'ai eu l'après-midi, au cours d'une visite à une usine spécialisée dans la production de cette pièce si délicate qu'est une fusée d'obus, m'a causé un plaisir plus profond encore, mêlé d'un peu d'émotion.

Imaginez une salle immense, où le regard se perd littéralement dans un horizon de courroies, de poulies, d'arbres de transmission, un horizon qui semble à la fois proche et infini, si lointain qu'on se demande si l'on n'est pas le jouet de quelque illusion d'optique, comme ces perspectives qu'un jeu de miroirs prolonge en une succession interminable d'images identiques.

Cet atelier — je notai en passant que le premier coup de pioche de ses fondations fut donné en janvier de cette année — est, je crois, le plus grand atelier en un seul tenant d'Angleterre et peut-être d'Europe. Dans cet immense rez-de-chaussée, plus de 3.000 femmes surveillent quelque 2.800 machines-outils qui pétrissent, coupent, griffent, taillent ou cisèlent l'aluminium et le bronze des fusées.

Quant à l'outillage, c'est tout simplement à se mettre à genoux devant. Il n'y a là que des machines ultra-modernes qui débitent, avec une vitesse incroyablement, des pièces d'une précision rarement atteinte en Angleterre. On n'a rien ici à envier à l'organisation américaine.

Et comme les femmes, — le personnel est exclusivement féminin, à l'exception des outilleries et de quelques spécialistes, — comme les femmes y travaillent avec ardeur, avec joie, avec un intérêt, oserais-je l'avouer ? qu'on ne trouve pas toujours chez les hommes ! Tandis que, d'une petite galerie vitrée qui domine l'atelier gargantuesque, je les regardais travailler dur, si laborieuses, si nettes dans leurs longues blouses et leurs petits bonnets de toile kaki, avec sur chaque machine un petit drapeau qui anglais, qui français, qui belge, — milliers de drapeaux qui faisaient une floraison de gloire, — j'avais comme un désir de leur crier un grand bravo et un grand merci.

« Comme elles travaillent ! » dis-je admirativement à l'ingénieur qui m'accompagnait. « Savez-vous pourquoi ? me répondit-il. C'est que plus de 80 p. 100 d'entre elles ont au front un être cher, qui un mari, qui un frère, qui un fiancé. C'est en pensant à eux, c'est pour eux qu'elles travaillent. »

EN BELGIQUE

La mort du directeur des usines Cockerill.

On annonce de Liège la mort de M. Adolphe Greiner, directeur des célèbres usines John Cockerill, à Seraing.

M. Greiner avait sous ses ordres, en temps normal, de 9 à 10.000 ouvriers. Voici quelques renseignements qui donneront une idée de l'importance des usines de Seraing :

La société Cockerill exploite des charbonnages et des mines de fer ; elle possède de nombreux fours à coke à récupération ; six hauts fourneaux pouvant produire plus de 1.000 tonnes de fonte par jour ; une immense fonderie de fer et d'acier où ont été réalisés des travaux tels que les cylindres des grands ascenseurs du canal du Centre dans le Hainaut, et des cuvelages de mines ; une puissante aciérie où se produisent toutes les espèces d'acier, même les aciers spéciaux exigeant l'emploi du four électrique, et où une seule machine de laminage développe 10.000 chevaux ; de vastes forges disposant de grands marteaux-pilons et d'une formidable presse de 1.000 tonnes ; des ateliers pour la fabrication des canons de forts ; du matériel d'artillerie et notamment de canons qui ont rivalisé sans peine avec ceux de Krupp ; une fabrique de ciment laiter ; d'immenses ateliers de construction qui produisent des machines à vapeur et hydrauliques, du matériel pour la métallurgie et les mines, des turbines du système Parsons, et qui ont servi à construire sur le continent les premiers grands moteurs à gaz de haut fourneau dont Greiner avait pressenti l'avenir et favorisé l'audacieux essor ; un vaste atelier pour les ponts et les charpentes métalliques ; un chantier pour la construction des navires à Hoboken-les-Anvers d'où sont sorties les mailles de l'Etat belge qui file le service d'Ostende à Douvres ; une flottille marchande et un service régulier de navigation entre Ostende et Tilbury.

Lorsque les Allemands arrivèrent à Seraing, ils voulurent obliger la société Cockerill à travailler pour eux. M. Greiner s'y refusa et fut

emmené comme otage à Liège, quoique âgé de plus de soixante-dix ans. Les Allemands prirent alors la direction de l'usine et promirent cinquante pour cent d'augmentation de salaire aux ouvriers qui consentaient à reprendre le travail. Plus tard, deux des fils de M. Greiner furent également pris comme otages. Tous ces incidents altérèrent gravement la santé du vieillard et contribuèrent, dit-on, à sa mort.

On lui a fait à Seraing de splendides funérailles.

EN RUSSIE

M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat à l'Artillerie et aux munitions, a reçu le télégramme suivant du président du comité industriel militaire de Moscou, M. Paul Riabouchinsky :

L'assemblée des délégués de la classe ouvrière de la ville de Moscou, qui eut lieu le 15 novembre, pour élire ses représentants au Comité industriel militaire, transmet ses compliments à ses camarades ouvriers de France et leur souhaite succès dans leur grande tâche d'alimentation de l'armée de tout l'indispensable, afin d'aider au triomphe final du droit et de la justice dans cette énorme lutte universelle.

Le président du Comité industriel militaire de Moscou,
Paul RIABOUCHINSKY.

M. Albert Thomas a envoyé, en réponse, le télégramme suivant :

Au nom des ouvriers travaillant pour la défense nationale, sous-secrétaire d'Etat des munitions remercie délégués de la classe ouvrière de la ville de Moscou des sentiments exprimés. Sur du dévouement des ouvriers russes, compte sur leur concours pour aider leurs camarades français à fournir les armes qui assureront la victoire aux alliés unis pour la défense de la justice et du droit.

Albert THOMAS.

Au Sous-Secrétariat des Munitions

Ce qu'exige la fabrication des armes et des munitions.

Le sous-secrétariat d'Etat de l'Artillerie qui avait réussi, il y a peu de mois, à se loger dans quelques salles du vieux édifice de la place Saint-Thomas-d'Aquin, s'est développé au point de ne plus se trouver à l'aise dans les quatre cents chambres du vaste hôtel de l'avenue des Champs-Élysées, que l'on a mis généreusement à sa disposition. Et cela paraît tout à fait surprenant à bien des gens.

C'est qu'on ne se rend pas compte du nombre et de la complexité des problèmes qu'il faut aborder et résoudre rien que pour assurer les fabrications les plus indispensables. Peut-être s'imaginent-ils que pour faire, par exemple, des obus, l'effort se réduit à un travail purement mécanique : prendre de l'acier, le façonner, le calibrer et le bourrer de mélinite. Evidemment, si l'opération était aussi simple, il n'y aurait pas besoin de rassembler tant de techniciens, de créer des commissions d'études et de multiplier les services administratifs.

Mais il faut considérer que la multiplication des usines impose déjà la constitution et l'organisation d'une véritable armée industrielle. Et puis, il ne s'agit plus, à l'heure actuelle, de se mouvoir dans les limites des possibilités immédiates, autrement dit de se borner à utiliser les ressources existantes et placées à portée de la main, de faire, par exemple, avec l'acier que l'on trouve sur le marché, le plus d'obus possible. Comme l'a très bien dit le président du conseil, si nous voulons assurer à nos armées les moyens de vaincre, il faut « aller au bout des possibilités », c'est-à-dire que nous devons non seulement ne laisser inemployée aucune des énergies, des compétences susceptibles d'accroître par de meilleures utilisations nos ressources actuelles, mais que nous devons encore faire appel à l'esprit d'invention pour essayer d'extraire de la matière tout ce qu'elle peut donner et pour tenter de mettre en œuvre les forces éparses qui sont susceptibles d'être disciplinées et utilisées.

Dès lors la tâche du sous-secrétariat d'Etat des munitions devient formidable : la fabrication elle-même, malgré toute l'attention qu'elle exige, en raison du contrôle à exercer sur la qualité des matières, sur le soin et la régula-

rité de l'exécution, est certainement ce qui lui donne le moins de souci. Sa tâche véritable, la plus ardue aussi, commence lorsque, ayant tiré parti des ressources existantes, il se trouve dans la nécessité absolue de s'en procurer de nouvelles. Or, songez à tout ce qu'il faut pour fabriquer un obus : de l'acier d'abord. Mais pour avoir de l'acier, quand toute la production normale est absorbée, des fours sont indispensables, et les fours ne peuvent être construits qu'avec des produits qu'on ne trouve pas aussi aisément qu'on pourrait le croire.

Si vous parvenez à acquérir ou à faire construire l'outillage qui vous permettra de façonner autant de corps d'obus que vous en désirez, si vous parvenez également à ne pas manquer de charbon, à trouver des forces électriques ou hydrauliques suffisantes, il peut pourtant advenir que vos efforts restent sans résultats pratiques simplement parce que les matières explosives vous manquent pour remplir vos obus. Or, pour qu'il y ait insuffisance d'explosifs, il suffit qu'un de leurs éléments constitutifs, soit un acide, soit l'alcool, vienne à faire défaut ; dans ce cas, il faudra pourvoir à ces besoins nouveaux sans se laisser arrêter par aucune difficulté. Enfin, lorsque vous aurez réussi à produire les projectiles en grande quantité, il y aura de graves difficultés de transports qui se poseront et que vous ne pourrez pas solutionner simplement par un accroissement de matériel. Et notez bien que je ne vous signale en ce moment qu'une infime partie des difficultés à résoudre pour arriver à fabriquer quelques obus de plus, alors que le sous-secrétariat d'Etat doit également s'occuper des armes, du matériel, des automobiles, et bien d'autres choses encore !

M. Albert Thomas, en arrivant au sous-secrétariat, n'a pas commis l'imprudence de vouloir aborder tous les problèmes de front ; il les a pris les uns après les autres. Il s'est d'abord occupé de rendre leur activité à nos usines presque totalement paralysées par une mobilisation qui n'avait pas prévu que l'industrie deviendrait la collaboratrice indispensable des armées modernes ; il lui a suffi pour cela de deux ou trois services composés chacun de quelques personnes et dont le rôle était à la fois d'éclairer les industriels sur les besoins de l'administration de la guerre et de leur fournir les moyens de réalisation qui pouvaient leur manquer. Il réussit tant par son action personnelle que par le travail de ses collaborateurs à mettre en confiance le monde industriel : et en quelques mois il donnait à la fabrication une impulsion, un développement qui, pour les raisons exposées plus haut, au lieu de simplifier sa tâche, la rendait chaque jour plus ardue. A mesure que de nouvelles usines entraient en activité, la question de la main-d'œuvre, toujours difficile, prenait en particulier une gravité extrême, et il fallait confier à un « service ouvrier » — dont on ne saurait, soit dit entre parenthèses, trop louer l'organisation et l'activité — le soin de faire cette mobilisation industrielle. Puis, c'était l'approvisionnement en matières premières et bien d'autres questions liées au développement des programmes de production qui exigeaient à leur tour, pour des solutions rapides, la constitution de multiples services. C'est ainsi que sous la direction de techniciens éprouvés, on vit constituer successivement par le sous-secrétariat d'Etat : le service des matières premières, celui des achats, la commission des contrats, le service des transports, etc., etc.

Enfin, le décret du 8 novembre, dont nous avons apprécié la portée dans un numéro précédent, rattachait au sous-secrétariat de l'Artillerie le service des poudres qui avait jusqu'à présent échappé à son contrôle immédiat. C'était un nouveau personnel qui devait trouver sa place dans l'immense des Champs-Élysées.

En recevant ces nouveaux services qui le faisaient désormais responsable de toute la fabrication de guerre, le sous-secrétaire d'Etat des munitions devait nécessairement procéder à une réorganisation générale de son administration. Une énorme machine comme celle qui s'était créée par l'adjonction continue de rouages nouveaux et plus compliqués ne pouvait plus être conduite avec la même aisance que l'organisme relativement simple des premiers jours.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Caporal MESSAGER, 65^e d'infanterie : d'un courage personnel et d'une abnégation à toute épreuve n'a cessé de donner le plus bel exemple à ses camarades. Prêtre rentré comme combattant sur sa demande dans une compagnie, a donné les secours religieux aux camarades qui tombaient à côté de lui sous la canonnade fondroyante de l'ennemi. Frappé lui-même à l'assaut d'une tranchée est mort en disant : « Je meurs content pour Dieu et pour la France ».

Caporal LEHUR, 65^e d'infanterie : blessé à l'attaque du 8 juin, s'est retourné vers ses hommes en leur criant : « Vengez-moi et vive la France ! ».

Soldat SUIRE, 65^e d'infanterie : grièvement blessé à l'attaque du 8 juin, s'est retourné vers son chef de bataillon en s'écriant : « Je suis blessé, mon commandant, mais vive la France quand même ! ».

Soldat COROLLER, 65^e d'infanterie : enfant de troupe, engagé volontaire pour la durée de la guerre, a été grièvement blessé en demandant à aller remplacer à un poste particulièrement dangereux deux camarades qui venaient d'y être tués (8 juin).

VOISIN, service aéronautique d'une armée : officier d'une rare énergie, grièvement blessé peu de temps avant la mobilisation, dans un accident d'aéroplane, a quitté l'hôpital avant d'être rétabli pour reprendre le commandement de son escadrille. A rendu les plus grands services comme adjoint au chef du service aéronautique. Donne le meilleur exemple en effectuant lui-même, comme pilote et observateur, de nombreuses reconnaissances.

Lieutenant LECLERC, escadrille M. F. 8 : officier d'élite, sachant entraîner les jeunes pilotes et leur communiquer son ardeur, rend de grands services à l'escadrille M. F. 8, par les nombreuses reconnaissances et réglages de tir qu'il effectue avec un allant et un courage au-dessus de tout éloge. A eu son avion plusieurs fois atteint par les projectiles.

Enseigne de vaisseau BOUYE, escadrille M. F. 8 : officier remarquablement doué, physiquement et moralement. S'est distingué par son allant et son courage dans les nombreuses reconnaissances aériennes et les réglages de tir qu'il a effectués dans des circonstances rendues souvent très difficiles par le tir de l'artillerie ennemie qui a criblé l'avion de projectiles.

Sous-lieutenant ROBBE, escadrille M. F. 8 : officier merveilleusement doué à tous les points de vue, d'une énergie, d'une audace et d'une intelligence exceptionnelles. Toujours prêt à accomplir des missions que d'autres jugeaient impossibles, réussit à les mener à bonne fin, grâce à son sang-froid et à son courage.

Sous-lieutenant BONNET, escadrille M. F. 20 : excellent observateur, consciencieux, courageux et d'un dévouement à toute épreuve. Remarquable par la précision de ses observations et la qualité des renseignements qu'il rapporte. A fait, sur le front, tout en assurant son service d'observateur, son apprentissage de pilote aviateur.

Sous-lieutenant DEYER et **sergent POULAIN**, escadrille 23^e : se sont distingués depuis trois semaines par la perfection des reconnaissances exécutées par eux avec une lunette de fort grossissement dans des conditions matérielles défavorables et sous des feux violents, reconnaissances qui ont grandement contribué au succès d'une attaque. Ont eu, au cours d'une de ces reconnaissances, leur avion gravement atteint par le tir de l'ennemi, et ont été obligés d'atterrir dans des conditions très périlleuses.

Adjudant SIMONET, 92^e d'infanterie : sous-officier énergique qui, depuis le début de la campagne, a fait preuve d'une très grande bravoure. Blessé au bras, au combat du 13

novembre 1914, n'a pas voulu quitter son poste et est tombé mortellement frappé, quelques instants plus tard, en entraînant sa section à l'assaut.

Adjudant PALANQUE, 92^e d'infanterie : mortellement atteint d'une balle, le 13 novembre 1914, en entraînant sa section à l'assaut des tranchées allemandes, sous un feu violent de mitrailleuses.

Sergent BAUDONNAT, 92^e d'infanterie : gradé très énergique. A été mortellement frappé, le 30 septembre 1914, au cours d'un assaut qui réussit grâce à son courage.

Sergent DELAIRE, 92^e d'infanterie : déjà blessé, est revenu, sur sa demande, non guéri : s'est fait tuer à la tête de sa section pendant l'assaut du 22 septembre 1914, le lendemain de son retour, en donnant à ses hommes le plus bel exemple d'énergie.

Sergent BRUEL, 92^e d'infanterie : le 13 novembre a porté spontanément et avec le plus grand sang-froid sa demi-section à l'attaque d'une maison fortifiée par des mitrailleuses dont le tir décimait la compagnie. A été tué, en pénétrant dans la maison.

Sergent RIBEYRE, 92^e d'infanterie : sous-officier très courageux. A été mortellement blessé le 25 août 1914 en conduisant sa demi-section à l'attaque d'un village, sous un feu violent de mitrailleuses.

Médecin aide-major COUROUBLE, 243^e d'infanterie : a toujours fait preuve d'une audace et d'une ténacité, au combat du 10 juin ; s'est porté au secours des blessés dans la tranchée conquise, soumise à un très violent bombardement ; blessé à la tête de plusieurs éclats d'obus, a continué à assurer son service. Dans la nuit du 14 au 15 juin, commandé pour aller relever les cadavres, a été tué en arrachant des fils de fer, sur le champ de bataille, le corps d'un lieutenant.

Médecin auxiliaire COFFINIERES, 140^e d'infanterie : dans la nuit du 12 au 13 juin, malgré la grande violence d'un bombardement qui dura plusieurs heures, assura sur la première ligne même, avec une intelligente initiative et un sang-froid admirable, la relève, les soins et l'évacuation des blessés. Se distingua de nouveau la nuit suivante dans la recherche des soldats tués restés sur le terrain en avant de nos lignes.

Maréchal des logis BOU, 6^e d'artillerie : après avoir assuré toute la journée du 10 juin, en tranchées de première ligne, les communications téléphoniques plusieurs fois coupées par un violent bombardement ennemi, a été grièvement blessé en se portant à l'attaque, avec l'infanterie, pour installer une nouvelle ligne en terrain découvert.

Maréchal des logis JAUNASSE, 32^e d'artillerie : chef de section énergique et dévoué. Très belle attitude au feu où il encourage et reconforte ses hommes par son calme et sa bravoure. Blessé grièvement, le 12 juin 1915, au moment où sa batterie était soumise à un violent bombardement.

Sergent CHARVAT, 235^e d'infanterie : sous-officier modèle, calme, de grand sang-froid, d'une gaieté communicative. Mortellement blessé a répondu en souriant à ses camarades qui l'interrogeaient sur les souffrances qu'il endurait : « Je n'ai pas grand chose, un peu mal aux doigts de pied », alors qu'il avait les deux jambes sectionnées. Est mort des suites de ses blessures.

Maréchal des logis LEGENDRE, chef de section à la batterie de 58 T : chef de pièce, puis observateur en avion, et enfin chef d'une section de canons de tranchée, n'a cessé, dans ses diverses fonctions, de faire preuve de courage et de dévouement. Grièvement blessé le 7 juin, a continué à donner des ordres aussi longtemps qu'il a pu et n'a consenti à se laisser emporter qu'après avoir fait prendre à son personnel toutes les dispositions que comportait la situation.

Sergent BICHON, 6^e génie : conducteur des

ponts et chaussées, passé nouvellement, sur sa demande, de l'infanterie dans le génie, s'est fait immédiatement remarquer par son zèle, son activité et l'étendue de ses connaissances techniques et pratiques. Dirigeait avec un grand sang-froid et une diligente autorité le chargement d'un fourneau de mine en contact immédiat des tranchées ennemies, lorsque l'explosion d'une mine allemande produisit la destruction d'une partie de notre galerie. A péri, victime du devoir, asphyxié par les gaz provenant de l'explosion.

Brigadier HEIMBERT, 6^e d'artillerie : a, pendant les attaques du 7 au 10 juin, assuré la réparation des lignes téléphoniques malgré un feu intense de l'artillerie ennemie. A été grièvement blessé en installant une ligne en terrain découvert pour relier sa batterie aux éléments d'infanterie qui s'étaient portés en avant.

Maitre pointeur MONTELLER, 40^e d'artillerie : remarquable par son sang-froid et sa conscience professionnelle. Blessé gravement aux deux jambes, le 7 juin, à son poste, n'a pas voulu être évacué avant de savoir que le remplaçait dans ses fonctions de pointeur.

Lieutenant DESORBAIX, 327^e d'infanterie : belle attitude sous le feu. A vigoureusement entraîné sa compagnie à l'assaut au delà de l'objectif indiqué. A su maintenir sa troupe sur le terrain conquis malgré un feu extrêmement violent d'artillerie. A été grièvement blessé.

Lieutenant FLIPO, 243^e d'infanterie : commandant une compagnie, a, pendant toute la campagne, fait preuve du plus grand dévouement ; a été tué à la tête de cette unité qu'il entraînait à l'assaut sous un feu violent d'artillerie, d'infanterie et de mitrailleuses.

Lieutenant SENECAI, 243^e d'infanterie : blessé une première fois en mars, revenu sur le front des guérisons. Cité à l'ordre du régiment pour sa belle conduite au feu en plusieurs circonstances. A été tué à la tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut d'une tranchée fortement organisée.

Lieutenant PASTEAU, 243^e d'infanterie : tué à la tête de sa section qu'il entraînait à l'assaut des tranchées ennemies, le 10 juin. Est tombé sur le parapet de l'ouvrage conquis.

Lieutenant LYON, 243^e d'infanterie : officier de cavalerie au début de la campagne, a été amené à prendre les fonctions difficiles de commandant de compagnie d'infanterie ; a su communiquer à tous ses cadres et à ses hommes le mépris du danger et un entraînement remarquable. A été tué bravement à leur tête en se précipitant le premier à l'attaque des tranchées ennemies, le 10 juin, sous le feu des mitrailleuses et de l'infanterie, à courte distance, au moment où il allait franchir le parapet.

Lieutenant LARCHEVÊQUE, 243^e d'infanterie : officier de grande valeur, modeste et consciencieux. Déjà cité à l'ordre du régiment pour sa belle conduite au feu en octobre 1914. A été blessé une première fois, puis tué dans la tranchée ennemie, où il venait d'entrer à la tête de ses hommes et en s'exposant pour organiser rapidement la position conquis.

Lieutenant BERNARD, 243^e d'infanterie : est parti avec un courage admirable à l'assaut des tranchées ennemies à la tête de sa compagnie, pour laquelle il avait sollicité l'honneur d'être engagée la première. A été tué en arrivant aux réseaux de fil de fer.

Lieutenant LECLERCQ, 243^e d'infanterie : a entraîné brillamment sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie sous un feu des plus violents de mitrailleuses, d'infanterie et d'artillerie. A été blessé grièvement.

Sous-lieutenant GUINIEZ, 327^e d'infanterie : monté sur le parapet de la parallèle de départ, a entraîné supérieurement sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie dans laquelle quelques-uns de ses hommes ont péri. A été grièvement blessé.

CITATIONS

(Suite.)

Sous-lieutenant POUSSON, service de l'aéronautique : observateur d'artillerie en avion ayant donné en maintes circonstances l'exemple d'une grande audace et d'un réel mépris du danger en ne rejoignant la terre que sa mission terminée dans des circonstances des plus difficiles. Blessé d'un éclat d'obus au cours d'une de ces missions.

Lieutenant LAMBERT, 1^{er} bataillon de chasseurs : modèle de conscience, de bravoure et d'énergie. Blessé cinq fois en cinq occasions différentes depuis le début de la campagne. A vaillamment enlevé sa section à l'assaut des tranchées allemandes le 25 mai.

Adjudant DELOSTAL, 1^{er} bataillon de chasseurs : le 25 mai, est parti en tête de sa section à l'assaut d'une tranchée allemande, y est entré le premier et a déployé pour conserver le terrain conquis une activité, une énergie et un courage qui ont fait l'admiration de tous.

Adjudant FOURNÉ, 1^{er} bataillon de chasseurs : a fait preuve au cours de l'engagement du 25 mai d'une bravoure, d'un sang-froid et d'une énergie remarquable. Entré le premier dans une tranchée ennemie, les officiers de sa compagnie étant tous blessés, a pris de suite le commandement, assurant l'organisation de la position, soutenant le moral de ses chasseurs, renseignant le commandement sur sa situation et tenant tête à une sérieuse contre-attaque.

Sergent DESALLES, 1^{er} bataillon de chasseurs : plein de bravoure, de dévouement, d'énergie et d'entrain. Magnifique attitude au feu. Grièvement blessé le 25 mai pendant que sans souci du danger il organisait la défense des tranchées conquises.

Lieutenant MESNARD, 1^{er} d'artillerie lourde : officier de liaison auprès des troupes d'attaque d'un village, s'est particulièrement distingué par la précision et l'opportunité de ses renseignements qui ont permis aux batteries lourdes l'exécution de leurs tirs dans les conditions les plus satisfaisantes. Occupait sans discontinuer depuis plus de trois semaines un observatoire très exposé où il a été blessé au bras par un éclat d'obus. N'a consenti à interrompre quelques jours sa mission que sur l'ordre de ses chefs.

Canonier GUIGNARD, 5^e d'artillerie lourde : occupant un poste téléphonique intermédiaire, est allé de sa propre initiative, en un point très violemment bombardé par des obus de gros calibre, pour rétablir les communications téléphoniques. A été tué en accomplissant cette mission.

Maitre - pointeur SABOT, 5^e d'artillerie lourde : occupant un poste téléphonique intermédiaire, est allé de sa propre initiative, en un point très violemment bombardé par des obus de gros calibre, pour rétablir les communications téléphoniques. A été tué en accomplissant cette mission.

Canonier JOUFFREY, 5^e d'artillerie lourde : occupant un poste téléphonique intermédiaire, est allé de sa propre initiative, en un point très violemment bombardé par des obus de gros calibre, pour rétablir les communications téléphoniques. A été tué en accomplissant cette mission.

Maréchal des logis LUNAIS, 5^e d'artillerie lourde : a reçu plus de cinquante éclats en vérifiant l'état de sa pièce, est mort après 4 jours de souffrances stoïquement supportées. Blessé une première fois le 25 août 1914, était reparti sur le front sur sa demande instante, dès sa guérison.

Canonier PRADALLE, 5^e d'artillerie lourde : est sorti spontanément de l'abri où il se trouvait pendant un violent bombardement ennemi pour porter secours à son chef de pièce blessé.

Maréchal des logis MANE, 5^e d'artillerie lourde : blessé à son poste le 30 mai au moment où, profitant d'une accalmie dans le tir ennemi, il vérifiait l'état de son matériel ; a fait preuve du plus grand courage après sa blessure.

Sous-lieutenant TORDEUX, 5^e d'artillerie lourde : blessé le 30 mai 1915, a donné avec le plus grand calme tous les ordres pour faire relever et soigner le personnel blessé en même temps que lui.

Lieutenant SCHMIDT, 231^e d'infanterie : au combat du 27 mai, n'a cessé, par son exemple, d'encourager ses hommes par sa belle attitude sous un bombardement des plus

violents ; les a maintenus énergiquement dans les tranchées de 1^{re} ligne. A été tué par un obus à son poste de commandement.

Lieutenant BRESSON, 4^e génie : excellent officier déjà cité à l'ordre de la division pour son courage, son entrain et son énergie. Mortellement blessé au cours d'un essai d'explosifs.

Capitaine PARIS, 4^e tirailleurs algériens : a fait preuve d'énergie et de bravoure en restant, quoique grièvement blessé, jusqu'à ce qu'il ait été remplacé.

Sergent DE MAUPEOU, 10^e génie : a trouvé une mort glorieuse, le 28 mai 1915, dans une reconnaissance périlleuse ayant pour objet l'organisation d'un point d'appui enlevé à l'ennemi.

Sergent GIROUX, 4^e génie : sous-officier extrêmement dévoué et courageux ; toujours volontaire pour les postes les plus périlleux. A été tué en faisant exécuter à découvert un boyau sous un feu violent d'artillerie.

Adjudant SECON, 289^e d'infanterie : le 2 juin, a réussi, avec sa section, à prendre pied, malgré un feu violent de mitrailleuses, dans la tranchée allemande. A été mortellement blessé.

Sergent PETILLAT, 289^e d'infanterie : plusieurs fois enseveli et fortement contusionné a refusé de quitter son poste malgré l'ordre de son commandant de compagnie. A, par son courage et son énergie, entraîné sa section à l'assaut. A été tué en se portant à l'avant pour reconnaître l'emplacement des mitrailleuses ennemies.

Soldat AUZERAT, 289^e d'infanterie : le 2 juin, a fait preuve d'un courage au-dessus de tout éloge. A été mortellement blessé au cours d'un corps-à-corps dans la tranchée allemande conquise.

LA 5^e COMPAGNIE DU 125^e D'INFANTERIE : placée à l'aile gauche d'un bataillon qui attaquait un chemin creux, fortement organisé, et prise elle-même de flanc par les troupes allemandes, a enlevé résolument la partie du chemin creux qui était devant elle, a pris à revers les défenseurs d'une barricade, puis ayant perdu tous ses officiers, s'est fondu dans les compagnies qui continuaient la marche en avant, montrant ainsi la volonté de continuer l'offensive malgré la perte de ses chefs directs.

Lieutenant GENET, 125^e d'infanterie : le 9 juin, a brillamment enlevé sa compagnie à l'assaut d'un chemin creux, fortement organisé, et contribué à l'enlèvement d'une barricade défendue par des mitrailleuses. A eu la cuisse brisée par une balle. (Déjà blessé trois fois depuis le début de la campagne.)

Sergent PENIGAUD, 125^e d'infanterie : blessé très grièvement le 9 juin, à l'assaut d'une barricade allemande.

Lieutenant BALIGANT, escadrille C. 56 : pilote d'une très grande énergie, a, le 13 juin, poursuivi l'exécution d'une mission importante, bien que son appareil fut fortement canonné et eût reçu un éclat d'obus qui traversa les deux plans et atteignit une des parties essentielles de l'appareil.

Lieutenant CHABROL, escadrille C. 56 : observateur de grand sang-froid, a fait de nombreux réglages très réussis d'artillerie ; est resté, le 13 juin, au-dessus des lignes ennemies pour achever d'accomplir sa mission malgré un feu violent et bien que son appareil ait été atteint par un éclat d'obus.

Sous-lieutenant TAVERA, escadrille C. 56 : observateur d'un très grand sang-froid, a, le 13 juin, poursuivi l'exécution d'une mission importante bien que l'appareil fût fortement canonné et eût reçu un éclat d'obus ayant traversé les 2 plans et atteint une des parties essentielles de l'appareil.

Caporal CHAUBEUR, escadrille C. 56 : pilote plein d'entrain, d'allant, très énergique, a fait de nombreux vols de reconnaissance et de réglage d'artillerie, est resté le 16 juin au-dessus des lignes ennemies pour achever d'accomplir sa mission malgré un feu violent et bien que son appareil eût été atteint par un éclat d'obus.

Chef de bataillon RODES, 14^e d'infanterie : officier supérieur du plus haut mérite. A commandé un bataillon d'une façon brillante depuis le début de la campagne. Atteint le 12 mai par un éclat d'obus, a eu le poignet sectionné et une grave blessure à l'abdomen.

Sous-lieutenant MAIFREDY, 14^e d'infanterie : officier téléphoniste d'un dévouement absolu à son devoir. A eu, le 15 mai, une

jambe emportée par un éclat d'obus en assurant son service.

Capitaine LEYENDECKER, 23^e d'infanterie coloniale : frappé mortellement, le 23 août 1914, au moment où, déjà blessé, il entraînait son bataillon à l'assaut des lignes ennemies.

Adjudant VUARIN, 1^{er} groupe d'escadilles de bombardement : a pris part à de nombreuses missions de bombardement dans des conditions souvent périlleuses, soit sur le champ de bataille, soit sur des établissements militaires en territoire ennemi. Vient d'accomplir des raids, l'un de 400, l'autre de 350 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies.

Lieutenant DE BOISDEFRE, adjoints **ABRAN** et **ROTON**, sergent **AGEONGES**, soldat **QUINTON**, observateurs : ont pris part à de nombreuses missions de bombardement dans des conditions souvent périlleuses, soit sur le champ de bataille, soit sur des établissements militaires en territoire ennemi. Vient d'accomplir des raids, l'un de 400, l'autre de 350 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies.

Capitaine BRULE, escadrille V. B. 103 : commande d'une façon particulièrement brillante une escadrille de bombardement. A pris part, comme pilote, à de nombreuses expéditions de bombardement. Le 4 juin 1915, a eu son appareil gravement endommagé par un éclat d'obus et a pu réussir, grâce à son sang-froid à rentrer dans nos lignes.

Chef de bataillon RABAUD, 65^e d'infanterie : officier supérieur d'une grande distinction. Commandant le 3^e bataillon pendant les journées des 7 et 8 juin. Blessé légèrement le 7 juin par un éclat d'obus à la figure, a conservé son commandement. Tombé glorieusement le 8, frappé par un obus alors qu'il entraînait avec une superbe vaillance son bataillon à l'assaut des tranchées allemandes dont il s'empara.

Commandant DUVIGNAUD, 65^e d'infanterie : a pris le commandement de sa compagnie le 4 juin, s'est révélé du premier coup officier de la plus grande énergie. Blessé d'un éclat d'obus en entraînant sa compagnie à l'assaut des tranchées allemandes dont il s'empara, malgré un bombardement d'une extrême intensité (8 juin).

Lieutenant GRINAUD, 65^e d'infanterie : officier d'une bravoure et d'un sang-froid remarquables, a, sous un feu violent d'artillerie, disposé sa compagnie en formation d'attaque pour la conduire à l'assaut d'une tranchée ennemie dont il s'est emparé sous le feu de plusieurs mitrailleuses. Y a fait 30 prisonniers qu'il a ramenés dans nos lignes. (8 et 9 juin.)

Lieutenant DE LORME, 65^e d'infanterie : jeune officier sorti de Saint-Cyr en 1911. A fait toute la campagne avec un entrain, une vigueur physique, une valeur morale qui pouvaient lui envier de vieux soldats. D'une bravoure exceptionnelle. Pendant les journées des 9 et 10 juin, a maintenu sa compagnie dans les tranchées allemandes sous un feu d'artillerie des plus violents qui lui a tué ou blessé 87 hommes.

Lieutenant RICHARD, 65^e d'infanterie : blessé grièvement à l'assaut d'une tranchée, n'a quitté son commandement qu'après être venu s'assurer, malgré la gravité de sa blessure, que le commandement de sa compagnie était assuré et que l'attaque qu'il avait déclenchée avait réussi (8 juin).

Lieutenant FLAJEOLLET et sous-lieutenant **BLENEAU**, 65^e d'infanterie sont tombés héroïquement, mortellement blessés, en résistant à une violente contre-attaque allemande qui cherchait à reprendre un élément de tranchée enlevé à la baïonnette quelques instants auparavant. (8 juin.)

Lieutenant SANDOT, 65^e d'infanterie : officier très énergique. Sous le feu le plus violent de l'artillerie lourde allemande, a enlevé sa compagnie pour la mener à l'assaut d'une tranchée ennemie ; est tombé glorieusement, frappé mortellement d'un éclat d'obus, au moment où sa compagnie s'emparait de la tranchée (8 juin).

Lieutenant FURET, 65^e d'infanterie : au feu sans interruption depuis le début de la campagne, a commandé sa compagnie : depuis le 8 septembre, dans les journées des 8, 9, 10 juin, l'a maintenu, sans une défaillance sous un feu d'artillerie d'une violence inouïe et a eu en outre les plus beaux actes de cou-

rage, d'esprit, de devoir et de mépris du danger.

Sous-lieutenant BERTHO, 65^e d'infanterie : a conduit brillamment sa section à l'assaut d'une tranchée allemande sous un feu d'artillerie des plus violents, y a maintenu sa section malgré des pertes très fortes, et a été lui-même blessé gravement aux deux jambes (8 juin).

Sous-lieutenant ADOL, 65^e d'infanterie : venant de la cavalerie comme sous-lieutenant au régiment. S'est fait remarquer depuis son arrivée par sa vigueur, son entrain, son esprit d'initiative. Le 8 juin, ayant appris la mort de son chef de bataillon, s'est multiplié pour assurer le commandement en attendant que l'officier auquel ce commandement revenait vint le prendre. A contribué à diriger l'action et a ainsi contribué pour une grande part à sa réussite.

Sous-lieutenant LOUIS, 65^e d'infanterie : a pris pied le premier dans une tranchée allemande et s'y est emparé de deux mitrailleuses (8 juin).

Sous-lieutenant CHERPENTIER, 65^e d'infanterie : officier plein d'allant et de bravoure, brillant au feu. Tué le 7 juin en conduisant vaillamment ses hommes à l'assaut.

Sous-lieutenant MORNEAU, 65^e d'infanterie : brillant officier, plein de bravoure et d'entrain. Blessé très grièvement en entraînant ses troupes à l'assaut.

Sergent CLANET, 143^e d'infanterie : enseveli sous un éboulement produit par une explosion, le 21 juin 1915, et dégagé quelques instants après, cependant que l'ennemi couvrait la tranchée de bombes, s'est écrié en prenant son fusil : « Nous mourrons, mais les Allemands n'avanceront pas. »

Soldat ROUSSELOT, 96^e d'infanterie : s'est fait remarquer par sa fougue et son mépris du danger au cours du combat de nuit du 21 juin 1915 (22 h. 30). A été mortellement frappé par une bombe pendant qu'il lançait, dressé sur le parapet, des grenades à main sur un poste d'écoute ennemi.

Capitaine JOUX, commandant un dirigeable : excellent commandant de dirigeable, plein d'allant, a exécuté depuis le début de la campagne, de nombreuses sorties au cours desquelles il a recueilli des renseignements intéressants et bombardé efficacement des points importants sur les lignes de communication de l'ennemi. A notamment, dans la nuit du 18 au 19 juin, réussi, par son sang-froid, sous un feu violent et précis de canons ennemis, à remplir intégralement sa mission et à ramener sain et sauf son dirigeable au port d'attache.

Colonel LACAPPELLE, commandant une brigade de chasseurs : a fait preuve des plus remarquables qualités d'organisation et de commandement dans la préparation et l'exécution d'une attaque particulièrement délicate, ainsi que dans l'exploitation du succès obtenu. A montré toutes les qualités du chef : sang-froid, bravoure, énergie.

Colonel MARCHAL, 4^e d'artillerie : a, par son activité dans les reconnaissances préliminaires et par son souci constant de satisfaire les besoins de l'infanterie, dirigé d'une façon parfaite l'artillerie divisionnaire, et a préparé ainsi le succès d'une attaque sur des positions très fortement retranchées ; a montré le plus profond mépris du danger.

Chef d'escadron HERGAULT, état-major d'une armée : officier supérieur des plus complets qui a brillamment conduit son groupe au feu pendant les premiers mois de la campagne. Passé dans le service d'état-major, fait preuve, à la tête du bureau des opérations d'une armée, des plus belles qualités d'intelligence, de décision et de bravoure, particulièrement au cours des attaques du 15 au 20 juin.

Capitaine CLAMENS, 1^{er} d'artillerie de montagne : brillant commandant de batterie alpine ; par sa belle bravoure, son entrain et son habileté, a largement contribué au succès des opérations qu'il était chargé d'appuyer.

Capitaine BAUME, 6^e bataillon de chasseurs : du 17 mai au 3 juin, a fait preuve des plus brillantes qualités militaires et d'une extrême bravoure, alors qu'il dirigeait l'établissement de travaux d'approche à proximité immédiate des tranchées ennemies ; est glorieusement tombé le 3 juin à son poste de commandement.

Capitaine BLOT, 5^e bataillon de chasseurs : n'a cessé d'avoir une brillante conduite, tant

au Maroc que dans la campagne actuelle. Grièvement blessé le 28 septembre, a rejoint son bataillon à peine guéri et se fait remarquer sans cesse par la brillante manière dont il commande sa compagnie.

Capitaine BALDONI, 23^e bataillon de chasseurs : est allé, de sa propre initiative, à travers un terrain violemment battu, reconnaître par deux fois les positions d'un bataillon voisin ; quoique très grièvement blessé, a rempli entièrement la mission qu'il s'était imposée et a rapporté à son chef des renseignements précieux ; a été ainsi pour tous un superbe exemple de bravoure et d'énergie.

Capitaine FOULLIN, 12^e bataillon de chasseurs : atteint de blessures multiples, le 3 février, a refusé de se laisser évacuer, et du 19 au 23 février, le corps couvert de bandes, a dirigé la défense d'une localité importante avec un sang-froid, une ténacité et un mépris du danger qui ont puissamment contribué à la conservation du point d'appui. A été atteint à nouveau de blessures multiples le 11 juin. Officier de grand caractère dont l'esprit de sacrifice a été pour tous, dans les circonstances difficiles, du plus bel exemple.

Capitaine DESYLVESTRE, escadron M. F. 14 : modèle d'habileté, de sang-froid et d'énergie, a pris le commandement de son escadron en pleine action, alors que son chef d'escadron venait d'être tué ; se fait sans cesse remarquer par son entrain, a eu plusieurs fois son appareil atteint par les projectiles, et n'en a pas moins rempli les missions qui lui étaient confiées.

Lieutenant COLLOT, 9^e d'artillerie de campagne : a fait preuve, les 15 et 16 juin, comme commandant de la batterie de bombardiers, d'une bravoure et d'une énergie dignes des plus beaux éloges. Soumis à un feu très violent d'artillerie lourde et, à deux reprises, enterré dans la tranchée qu'il occupait, n'en a pas moins continué à assurer le service de ses pièces.

Sous-lieutenant BESSON, 12^e bataillon de chasseurs : au cours d'une attaque de nuit des plus meurtrières, a fait preuve d'un courage admirable ; son capitaine ayant disparu, a pris le commandement de sa compagnie dans des conditions particulièrement difficiles. A été très grièvement blessé.

Sous-lieutenant BANZET, 6^e bataillon de chasseurs : est tombé glorieusement frappé face à l'ennemi, alors qu'il dirigeait, à proximité de l'ennemi, l'ouverture d'une tranchée. Avait déjà été cité à l'ordre d'une division.

Sous-lieutenant OURDAN, 8^e d'artillerie : jeune officier d'un entrain et d'un dévouement inlassable, s'est résolument porté dans une tranchée de première ligne, pour mieux voir l'objectif de sa batterie et en mieux régler le tir. A été tué à son poste d'observation.

Sous-lieutenant PATRIARCHE, 11^e génie : excellent chef de section, ayant toujours fait preuve d'une superbe bravoure dans l'accomplissement de tâches souvent périlleuses ; le 28 mai, notamment, s'est résolument porté en avant des lignes pour procéder à une reconnaissance du terrain ; est tombé mortellement frappé d'une balle en plein front au cours de sa reconnaissance.

Sous-lieutenant BARBERET, escadron M. F. 14 : animé d'un beau courage et d'un superbe entrain, a fait preuve sans cesse de grandes qualités d'observation, rapportant chaque fois des renseignements précieux pour le commandement et quoique ayant eu plusieurs fois son appareil atteint par les projectiles ennemis.

Sergent CHAUVIN, 6^e bataillon de chasseurs : d'une bravoure au-dessus de tout éloge, s'offrant toujours pour les missions les plus délicates et périlleuses. A été pour tous, dans la nuit du 28 au 29 mai, un exemple de courage et d'énergie.

Sergent POUGET, 359^e d'infanterie : est tombé glorieusement frappé en tête de sa section alors qu'il l'entraînait avec une extrême énergie à l'attaque des tranchées ennemies.

Sergent BOUCHET, 152^e d'infanterie : modèle de bravoure et du plus entier dévouement, mort au champ d'honneur alors que, distribuant des grenades à main dans un dépôt de 1^{re} ligne, il intervenait spontanément et courageusement pour essayer de limiter les effets d'une explosion se produisant dans le dépôt.

Sergent BADET, 11^e génie : d'un courage magnifique, a montré dans maintes circonstances, d'extraordinaires qualités de sang-froid ; a été mortellement frappé le 28 mai,

au cours d'une reconnaissance qu'il effectuait en avant des tranchées.

Maréchal des logis SAINT-PAUL, 56^e d'artillerie : a fait preuve dans ses fonctions de chef de section d'une batterie de bombardiers d'une extrême énergie et d'un très grand courage ; sous un feu violent de l'artillerie ennemie, a continué à faire tirer ses pièces ; puis au cours d'une attaque, a accompagné avec son matériel les premières lignes d'infanterie pour les appuyer ; a été blessé en se portant ainsi en avant.

Sergent GILBERT, escadron M. S. 49 : d'une audace et d'une habileté au-dessus de tout éloge, a engagé, le 17 juin, un combat avec un « aviatik » puissamment armé et l'a abattu dans nos lignes après une lutte très vive où l'avion français fut criblé de balles.

Brigadier MAURY, 9^e d'artillerie : a fait preuve d'endurance et de très grand courage en assurant le service de sa pièce sous un feu violent de l'artillerie ennemie ; a été tué à son poste de combat.

Soldat PELLETANT, groupe de brancardiers divisionnaires : engagé volontaire à l'âge de 49 ans, pour la durée de la guerre, a mis sans cesse son dévouement et sa générosité au service de tous, parcourant chaque nuit les tranchées et le champ de bataille pour rechercher les blessés ; a été tué en accomplissant sa mission.

Chasseur PACALET, 30^e bataillon de chasseurs : engagé volontaire, a fait preuve, durant toute la campagne, des plus belles qualités militaires, notamment le 14 juin, a pris part, sur sa demande, à une reconnaissance de nuit chargée de piquer un travail à proximité immédiate de l'ennemi. Grièvement blessé au cours de sa mission, est mort des suites de ses blessures.

Sapeur mineur AUBERT, 11^e génie : faisant partie d'une équipe chargée d'accomplir des travaux périlleux, a résolument traversé une zone battue par le feu de mitrailleuses pour accomplir sa mission. Mortellement blessé, a donné toutes les indications nécessaires pour continuer le travail, faisant ainsi preuve d'une extrême énergie.

LA 9^e COMPAGNIE DU 23^e D'INFANTERIE, sous les ordres du capitaine **BERBAIN** : le 22 juin, s'est maintenue héroïquement sous un feu écrasant d'artillerie qui a duré quatre heures. Après le bombardement, a repoussé l'attaque d'un ennemi très supérieur en nombre, puis lui a repris un ouvrage avancé dans lequel il avait réussi à pénétrer.

LA 19^e COMPAGNIE DU 37^e D'INFANTERIE COLONIALE : sous les ordres du capitaine **Tricot**, le 23 juin, envoyée pour renforcer une compagnie attaquée après un bombardement intense, a pris vigoureusement l'offensive à minuit, en se précipitant à la baïonnette sur une partie de l'ouvrage déjà occupé par l'ennemi, a reconquis cette position en faisant 140 prisonniers et prenant plusieurs minenwerfer.

L'abbé ROY, vicaire à la cathédrale de Soissons, aumônier de la Croix-Rouge : au moment où les uhlans arrivaient à la verrerie de Vauxrot, au nord de Soissons, le 1^{er} septembre 1914, est allé chercher un hussard qui venait d'être grièvement blessé à cet endroit. Profitant de l'hésitation de l'ennemi, a placé le cavalier blessé dans une voiture et l'a ramené à Soissons sous une grêle de balles. A été grièvement blessé de deux balles.

Adjudant MARCHAL, 42^e d'infanterie : a montré au cours d'un assaut d'une tranchée allemande le plus grand courage et le plus grand mépris du danger. Constamment debout sur le parapet conquis, armé du fusil d'un de ses hommes tués, a repoussé à la tête de sa section plusieurs violentes contre-attaques, donnant l'exemple du plus grand courage et de la plus virile énergie. A été blessé et est resté à son poste jusqu'au bout.

Sergent LAMIDEY, 54^e territorial d'infanterie : a toujours montré un courage à toute épreuve et un mépris complet du danger. Le 21 janvier, à 23 h. 50, un abri s'étant effondré dans une tranchée de première ligne, ensevelissant plusieurs hommes, est resté une heure dans les décombres, au risque d'être enseveli à son tour, et a dégagé les survivants. A donné depuis de nombreuses preuves de l'esprit de devoir et de courage, jusqu'au jour (2 juin) où, surveillant de nuit un travail dangereux en avant des tranchées de première ligne, il a été grièvement blessé et a succombé aux suites de ses blessures.

Maréchal des logis AUGER, 95^e d'artillerie de campagne : nommé maréchal des logis pour sa belle tenue au feu a été blessé le 31 décembre 1914 par un éclat d'obus qui lui a enlevé l'os du coude droit, occasionnant une infirmité permanente.

Soldats BILLON, 42^e d'infanterie : **DOSPITAL SAINT-MARTIN**, 417^e d'infanterie ; **Sergent DAYE**, 45^e d'infanterie ; **soldats LACOUR** et **HAUESBERGER**, 42^e d'infanterie ; **BOUDRIE**, 2^e zouaves : très belle conduite au combat du 16 juin. Très grièvement blessés.

Sous-lieutenant COATANE, 2^e d'infanterie coloniale : avait deux citations à l'ordre du corps d'armée, lorsqu'il a été tué dans une tranchée de première ligne en dirigeant le tir de sa fraction sur les créneaux ennemis.

Médecin auxiliaire BERNARD, 55^e d'infanterie : a été mortellement frappé le 15 juin, au cours d'un bombardement, en allant sous un feu de grosse artillerie porter secours à un blessé.

Sergent GROSOS, 1^{er} génie : n'a cessé de donner l'exemple de l'énergie et du courage dans les diverses attaques auxquelles il a pris part. A été blessé mortellement en dirigeant un groupe de sapeurs chargés de la destruction d'un réseau de fil de fer.

Sergent FUSILLIER, 2^e d'infanterie coloniale : très grièvement blessé à la face et aveuglé par le sang, a passé son commandement à un caporal mais a tenu à rester sur la ligne de feu jusqu'à ce que le calme fut rétabli.

Maréchal des logis KAUFMANN, 46^e d'artillerie : s'est toujours fait remarquer par ses qualités d'audace et de sang-froid. Tué au cours d'une attaque.

Sergent TILLAYE, 2^e d'infanterie coloniale : très brillante conduite habituelle au feu. Le 8 juin, a continué, malgré qu'il ait été renversé et contusionné par le tir ennemi, à servir une batterie de lance-bombes. Dans la nuit du 8 au 9 juin, atteint de huit blessures par éclats de bombes et pétards, n'a consenti à se laisser transporter à l'arrière qu'après avoir passé le commandement de sa section et fait un compte rendu complet de la situation au capitaine.

Maréchal des logis VIGUIER, 5^e chasseurs d'Afrique : blessé une première fois au mois d'octobre, a été de nouveau grièvement atteint pendant son service de garde aux tranchées.

Soldat DESCORPS, 2^e d'infanterie coloniale : toujours volontaire pour les patrouilles et missions périlleuses. Blessé mortellement le 8 juin.

Soldat ROULLÉ, 2^e d'infanterie coloniale : soldat brave et courageux. Déjà blessé le 14 septembre 1914, a été de nouveau blessé grièvement le 11 juin 1915.

Cavalier CAPUS, 5^e chasseurs d'Afrique : placé dans un poste d'écoute particulièrement exposé au feu de l'ennemi et malgré une première blessure, s'y est maintenu jusqu'au moment où il a été frappé à mort.

Chef de bataillon ROISIN : directeur du service aéronautique d'une armée. Tout en assurant les meilleures conditions la direction de son service, exécute personnellement de nombreux vols de reconnaissance, de bombardement ou de barrage. Volant par tous les temps et souvent en butte au tir de l'ennemi, donne à tous ses subordonnés le plus bel exemple de l'audace et du sang-froid.

Sous-lieutenant BATARD, 65^e d'infanterie : officier d'une bravoure exceptionnelle, pour qui le danger n'existe pas. Possède sur ses hommes un ascendant considérable. Blessé devant sa section qu'il maintenait au feu sous un bombardement violent. Déjà médaillé pour faits de guerre (8 juin).

Sous-lieutenant NOBENS, 65^e d'infanterie : jeune officier des plus brillants. Bravoure calme, dévouement absolu, esclave de son devoir. Tué avec cinq hommes au milieu de sa compagnie qu'il reconfortait par son exemple et ses paroles d'encouragement (8 juin).

Sous-lieutenant HEULOT, 65^e d'infanterie : officier très vigoureux entraîneur d'hommes. Tué à la tête de sa section qu'il menait brillamment à l'assaut des tranchées ennemies (8 juin 1915).

Sous-lieutenant HERVIAUD, 65^e d'infanterie : bravoure exceptionnelle. Pendant les combats des 7, 8, 9 et 10 juin a été blessé d'un éclat d'obus, a refusé de se laisser panser pour rester au milieu de ses hommes qu'il a main-

tenus sous un feu terrible. Déjà cité à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite.

Adjudant PELE, 65^e d'infanterie : sous-officier de la plus grande bravoure. Proposé trois fois pour la médaille militaire. Tué en maintenant sa troupe sous un bombardement des plus violents (8 juin).

Adjudant DUHIL, 65^e d'infanterie : a donné le plus bel exemple à ses hommes en se jetant à leur tête dans une tranchée allemande qu'il a organisée et a gardée malgré les retours offensifs de l'ennemi (8 juin).

Sergent-major JOURDAIN, 65^e d'infanterie : sous-officier d'une bravoure exceptionnelle ; sorti le premier de la tranchée sous un feu violent de mitrailleuses a été tué en entraînant sa section à l'attaque d'une position allemande (8 juin).

Sergent-major LESTRAT, 65^e d'infanterie : chargé avec sa section de garder un élément de tranchée dont il venait de s'emparer, l'a énergiquement défendu et a réussi à y capturer 20 hommes de la contre-attaque qu'il a fait passer dans nos lignes comme prisonniers (8 juin).

Sergent NOEL, 65^e d'infanterie : a fait preuve de la plus grande vigueur en entraînant sa demi-section à l'attaque d'une tranchée allemande. Blessé deux fois n'a pas quitté le commandement et l'a gardé jusqu'au moment où il a été mortellement atteint (8 juin).

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade d'officier.

Lieutenant-colonel JOUSSELIN, commandant d'étapes : depuis le début de la guerre a d'abord été employé au service des chemins de fer. Appartient actuellement au service des étapes et remplit les fonctions de commandant d'étapes. Officier supérieur très distingué ayant de très beaux services.

Capitaine BAYON, 8^e hussards (22^e B. C.) : depuis le début de la campagne, s'est montré en toutes circonstances comme un chef plein d'expérience, de fermeté, de volonté. (Croix de guerre.)

Chef d'escadron NUSBAUMER, commandant du groupement C. (D. E. S. d'une armée) : excellent officier très bien noté dans toute sa carrière et qui rend actuellement les meilleurs services comme commandant de groupement.

Chef d'escadron RAGER, commandant les T. R. d'une division d'infanterie : a fait la campagne de 1870. Nombreuses années et campagnes antérieures. Rend les meilleurs services depuis le début de la guerre actuelle.

Chef d'escadron BAYONNE, commandant les trains régimentaires d'un corps d'armée : noté en temps de paix, comme étant un excellent officier énergique et consciencieux. Commande depuis le début de la campagne un groupe de trains régimentaires d'un corps d'armée. S'acquitta de ces fonctions avec beaucoup de zèle, d'à-propos et de dévouement.

Chef d'escadron DE GÉLIS, groupement B des convois D. E. S. d'une armée : très sûr, très consciencieux, très ferme, rend d'excellents services comme chef d'un groupement d'éléments d'étapes.

Chef d'escadron BARDET, commandant la cavalerie d'une division : officier supérieur vigoureux, énergique, plein d'entrain. Sur le front depuis le début de la campagne, commande bien ses deux escadrons, les maintient en forme et s'occupe activement à perfectionner leur instruction. (Croix de guerre.)

Chef d'escadron ALEXANDRE, 10^e hussards : engagé volontaire en 1870 termine sa carrière en faisant comme volontaire la campagne 1914-1915 ; excellent chef de corps très vigoureux. (Croix de guerre.)

Chef d'escadron DE BILLEHEUST D'ARGENTON, commandant le quartier général d'un groupement d'armées : Officier supérieur très estimable et très consciencieux qui a rendu les meilleurs services depuis l'entrée en campagne.

Vétérinaire-major CREVELLE : à soixante-sept ans a repris du service et montre une grande activité et un dévouement absolu.

Chefs d'escadron de gendarmerie TOUCHE, 18^e région, et **HUMBERT**, 11^e région.

Chef d'escadron LESIEUR, parc d'artillerie d'un corps d'armée : a pris part à la campagne de 1870. Vigoureux et encore très actif. A exercé son commandement avec distinction depuis le début de la campagne.

Chef d'escadron VITTOU de KERAOUËL, parc d'artillerie d'une division d'infanterie : ancien officier de l'artillerie coloniale ayant fait treize campagnes dont six de guerre. D'un dévouement inlassable, a rendu les plus grands services en organisant et en commandant avec prévoyance le parc d'artillerie d'une division.

Chef d'escadron VAIDY, artillerie d'une division : a rendu depuis le début de la guerre d'éminents services dans les fonctions les plus variées et dans des circonstances souvent très difficiles. (Croix de guerre.)

Chef d'escadron BENOIT, commandant le groupe 13 bis de S. P. d'une armée : sur le front depuis le début de la campagne où il s'est acquitté parfaitement des commandements qui lui ont été confiés.

Chef d'escadron PROTCHE, grand parc d'artillerie n° 4 : depuis le commencement de la campagne actuelle cet officier supérieur a fait preuve d'une vigueur et d'une résistance physique remarquables pour son âge. Il a, en outre, par son entrain, son moral très élevé, son zèle à seconder son directeur, rendu des services précieux.

Chef d'escadron PITAUT, 2^e d'artillerie : officier supérieur de grande expérience et très pondéré, a une grande autorité sur tout le personnel qu'il commande avec beaucoup de tact, de goût et de réussite.

Lieutenant-colonel LE JOINDE, artillerie d'une place forte : resté dans la réserve de l'armée active quoique ayant dépassé l'âge de ses obligations militaires. A rejoint, dès le début de la mobilisation, et continue à faire preuve de la plus haute probité morale en même temps que de qualités éminentes de commandement.

Chef d'escadron BEAUCHAT, 28^e d'artillerie : engagé volontaire à dix-sept ans, a servi près de trente-neuf ans dans l'armée active commande son groupe en première ligne, depuis plus de six mois avec compétence, bravoure et sang-froid. (Croix de guerre.)

Chef d'escadron FORGUES, service des étapes d'une armée : officier supérieur dont toute la carrière est remplie par les excellentes notes qu'il a continuellement méritées. Depuis le début de la campagne a commandé un groupe de la division, a mérité pour sa belle conduite au feu une citation à l'ordre de l'armée. Remplit actuellement avec intelligence et activité les fonctions de commandant de groupe de convois (service des étapes). (Croix de guerre.)

Chef d'escadron MOURET, 1^{er} d'artillerie à pied : nombreuses années sur le front comme dans un camp retranché a montré le plus grand dévouement et a donné pleine satisfaction. (Croix de guerre.)

Chef d'escadron SCHALCK, 3^e d'artillerie à pied : montre les meilleures qualités militaires et techniques. Remarquable par son activité physique, sa facilité de travail, l'élevation de son caractère, son zèle et l'autorité de son commandement.

Lieutenants-colonels BESANÇON, 1^{er} d'artillerie à pied ; **GERARD**, 30^e d'artillerie ; **NAUMET**, sous-chef d'état-major du gouvernement militaire de Paris ; **DUMOULY**, 59^e d'artillerie.

Chef d'escadron BERNARDON, atelier de construction de Bourges.

Officier d'administration FANBOURG : parc d'artillerie de la 15^e région.

Chef d'escadron DE VALICOURT, commandant les trains régimentaires d'un corps d'armée : ancien officier de l'armée active, ayant pris part à la campagne de 1870, a fait de nombreuses campagnes coloniales. Commande dans d'excellentes conditions les trains régimentaires d'un corps d'armée.

Lieutenant-colonel COLSON, génie du secteur est d'une place : officier en retraite d'une grande culture scientifique, familiarisé avec les applications de la science. Connaît bien la place où il rend, depuis la mobilisation, de signaux services dans ses fonctions de commandant de génie du secteur est.

Lieutenant-colonel GALAS, génie d'un corps d'armée : officier de haute valeur, affecté à la mobilisation à une formation de l'arrière, a été envoyé sur sa demande dans un corps d'armée sur le front, dirige depuis cinq mois,

avec une activité soutenue et une compétence hors ligne une guerre de mines acharnée se développant sur un front considérable. Grâce à son opiniâtreté et à son savoir a réussi à arrêter la progression de l'ennemi et même, sur plusieurs points, à l'éloigner de nos tranchées. (Croix de guerre.)

Lieutenant-colonel HOC, état-major du génie d'une place : officier de la plus haute valeur. Rend les plus grands services dans l'organisation et la direction du service télégraphique de la place.

Chef de bataillon DEVREZ, à Bourges.

Lieutenant-colonel ROBERT, région du Nord.

Chef de bataillon MAUCHAMP, hors cadres.

Officier d'administration CAPRON, service aéronautique d'une armée : nombreuses annuités et campagnes antérieures. Assure depuis le début de la campagne son service à la direction aéronautique de l'armée avec une compétence, un tact et un dévouement au-dessus de tout éloge.

Officier d'administration HUMBERT, section technique du génie.

Sous-intendant FINEL : quoique en retraite par limite d'âge, a continué, comme chef des services administratifs d'une place forte, de diriger une sous-intendance, le ravitaillement départemental et celui d'un grand port dans les conditions les plus difficiles et les plus délicates ; puis, après les mois nécessaires à une mise en marche normale, a demandé à servir aux armées, où il s'est acquis de nouveaux titres par son zèle et son dévouement.

Sous-intendant LAFFORGUE : ancien fonctionnaire de l'intendance de l'armée active. Nombreuses annuités et campagnes antérieures. S'acquitta avec zèle et dévouement de ses fonctions à sa division.

Sous-intendants ARRIGHI, 7^e région ; ISNARD, 19^e région ; PARREAU, 3^e région.

Officier d'administration GEORGIN, service de l'intendance d'une gare régulatrice : âgé de soixante-sept ans, n'a pas hésité à reprendre du service dès le début de la campagne. Activité et dévouement inlassables. N'a pas cessé un seul instant son travail en apprenant le décès de son fils, lieutenant de l'armée active, tué au front. A rendu des services exceptionnels à la gare régulatrice. Officier parfait à tous les points de vue dont le travail et le dévouement sont un exemple pour tous.

Officiers d'administration ROCCHESANI, 15^e région et ADAM, 20^e région.

Médecin principal CHOPINET : médecin militaire retraité, a conservé, malgré son âge, une activité et une vigueur remarquables. Dirige le service de santé de sa division avec le plus grand dévouement et une entière compétence, grâce à l'expérience acquise au cours du service actif et de plusieurs campagnes de guerre.

Médecin-major SEUVRE, hôpital temporaire n° 15 : a fait la campagne de 1870. Au cours de la campagne actuelle, a dirigé successivement un hospice mixte, puis un hôpital temporaire où il n'a cessé de faire preuve du plus grand dévouement et de donner les soins les plus éclairés aux malades atteints de maladies épidémiques.

Médecin principal SIBILLE, chef d'un hôpital : médecin-major de 1^{re} classe en retraite depuis le 1^{er} juillet 1901, a continué à servir dans l'armée territoriale. Agé de soixante-quatre ans, est vigoureux et actif. A fait preuve de grandes qualités médicales et administratives. Très zélé et dévoué. Dirige avec compétence son établissement.

Médecin-major ATGIER, directeur du service de santé d'une D. T. : compte de longs et honorables services. Depuis sa mise à la retraite jusqu'à la mobilisation (neuf ans), est médecin et chirurgien d'une poudrerie nationale et d'une garnison. A fait preuve de zèle et d'autorité depuis le début de la campagne dans ses fonctions de médecin divisionnaire.

Médecin-major MOUREY : nombreuses annuités antérieures. A fait preuve de la plus grande activité et d'un dévouement constant depuis le début de la campagne.

Médecins-majors HECQUIN, 20^e région ; LELORRAIN, 14^e région ; DANION, gouvernement militaire de Paris ; TOURNADE, 18^e région ; JOLY, 6^e région ; LANNOIS, 14^e région.

Pharmacien-major WEILL, 19^e région.

Officiers d'administration GERMAUD, 14^e région ; ARNAL, 19^e région. Payeurs principaux VUAILLAT, MAIRET, LEGRAND.

Capitaine GOJON, 3^e d'artillerie coloniale : officier extrêmement méritant par les excellents services qu'il a rendus pendant toute sa carrière. Au front depuis plus de six mois, exerce son commandement avec la plus grande vigilance et est toujours prêt à ouvrir le feu sur tout objectif qui se dévoile dans la zone dont il a la surveillance. (Croix de guerre.)

Chef de escadron VINCENT, parc et convois d'un corps d'armée : sur le front depuis le début de la campagne. S'est acquitté de ses fonctions de commandant des trains réglementaires d'un corps d'armée avec zèle, méthode et à la satisfaction de tous. Très méritant par ses nombreuses annuités et campagnes antérieures et ses services actuels.

Médecin principal MARTINE, médecin chef de l'ambulance n° 14/22 : médecin de grande valeur. Officier actif et énergique, dirige avec la plus remarquable compétence un grand hôpital de contagieux depuis le mois d'octobre 1914.

Médecin principal DREVON, 11^e région.

Au grade de chevalier.

Lieutenant DUFAURE DE ROCHEFORT, observateur, mission française en Serbie : a effectué des reconnaissances à très longue portée en territoire autrichien et dans des conditions difficiles ; a rapporté des renseignements précieux et très complets. (Croix de guerre.)

Lieutenant MAYET, observateur, mission française en Serbie : a exécuté de nombreuses reconnaissances en territoire ennemi avec plein succès, a participé à des bombardements aériens et a fait preuve en toutes circonstances de brillantes qualités militaires. (Croix de guerre.)

Capitaine MORTUREUX, observateur, mission française en Serbie : a rendu les plus grands services en reconnaissant et photographiant le front adverse sous le feu de l'artillerie ennemie et en participant à de grandes reconnaissances où il a fait preuve du plus grand sang-froid. (Croix de guerre.)

Lieutenant VALLET, dépôt commun des 16^e et 36^e d'infanterie : a de beaux états de services. Exerce avec zèle et autorité le commandement d'une compagnie sur le front. (Croix de guerre.)

Sous-lieutenant ISCH, 4^e territorial d'infanterie : beaux états de service et nombreuses campagnes antérieures. Très digne et très dévoué officier.

Capitaine GÉREAU LATAILLE, état-major d'un corps d'armée : officier distingué, d'un moral très élevé. A demandé à servir dans un régiment actif alors que par son âge (58 ans) il aurait été normalement affecté à un régiment territorial. A fait preuve de brillantes qualités militaires : très brave et très courageux. A donné un bel exemple en venant au front malgré son âge. Cité à l'ordre de la division le 22 mai 1915. (Croix de guerre.)

Lieutenant BOISSIN, 87^e d'infanterie : lieutenant porte-drapeau du régiment. Officier très vigoureux, d'un entrain remarquable et d'un dévouement sans bornes. A assuré sur le front, depuis le début de la campagne, le ravitaillement en matériel et munitions avec une régularité et une compétence parfaites. Originaire des pays envahis passe dans les tranchées pour soutenir le moral des soldats et leur communiquer son espoir, son entrain et sa belle humeur. (Croix de guerre.)

Capitaine JUBERT, 107^e d'infanterie : désigné pour commander une compagnie au dépôt a demandé, malgré ses cinquante-quatre ans, à venir au front. Y a brillamment commandé sa compagnie. (Croix de guerre.)

Capitaine CHEHU, 47^e territorial d'infanterie : nombreuses annuités. Très bon commandant de compagnie, actif et énergique.

Lieutenant PÉRET, 63^e d'infanterie : lieutenant de réserve très fanatique, possédant au plus haut point l'idée du devoir et du sacrifice. Sur le front sans arrêt depuis dix mois. Très méritant vu ses quarante-sept ans. Nombreuses annuités et campagnes antérieures. (Croix de guerre.)

Lieutenant FIÉRYE, 157^e d'infanterie, détaché à la compagnie 21/3 bis du génie : officier territorial servant sur sa demande dans un corps actif très énergique, et d'un cou-

rage frisant la témérité, rend les meilleurs services à la compagnie auxiliaire du génie dont il fait partie. A été cité à l'ordre de la brigade. (Croix de guerre.)

Lieutenant LEROY, 54^e d'infanterie : excellent officier, dévoué et énergique. A fait toute la campagne comme porte-drapeau du régiment. Très beaux états de services. (Croix de guerre.)

Lieutenant DELOR, 346^e d'infanterie : ancien adjudant, officier de territoriale ayant demandé à servir sur le front ; s'est distingué par sa belle humeur, son entrain ; commande avec autorité la compagnie de mitrailleuses du régiment. (Croix de guerre.)

Capitaine SÉRIÉS, 95^e d'infanterie : officier de l'armée territoriale qui a demandé à venir en première ligne et qui a fait preuve d'une belle attitude au feu et d'une grande endurance. (Croix de guerre.)

Chef de bataillon CHEYNET, 302^e d'infanterie : depuis le début de la campagne a fait preuve des plus belles qualités de commandement, d'énergie, d'entrain et de vigueur. Dans les différents combats auxquels il a pris part a montré un grand courage, une ténacité et une abnégation dignes des plus grands éloges. Blessé sérieusement le 8 septembre 1914, a rejoint à peine guéri. Chef de bataillon de toute première valeur. (Croix de guerre.)

Lieutenant VEDEL, 70^e territorial d'infanterie : excellent officier très correct, très zélé et très digne, s'acquitta avec autorité et une compétence parfaite de ses fonctions d'officier de détails.

Capitaine FILHOL DE CAMAS, compagnie auxiliaire du génie 11/2 bis : rappelé à la mobilisation à un service de l'arrière, dans la territoriale, a demandé à venir au front. S'est tout de suite fait apprécier par sa superbe bravoure et son entrain en même temps que par sa vive intelligence et ses connaissances très étendues. A commandé sa compagnie avec une grande autorité. (Croix de guerre.)

Capitaine VINCENT, 445^e d'infanterie : blessé le 26 septembre, a été cité à l'ordre de la division le 10 décembre 1914. Très méritant. Maintenu dans la réserve sur sa demande donne toute satisfaction dans le commandement qu'il exerce. (Croix de guerre.)

Lieutenant-colonel CARNOT, 123^e territorial d'infanterie : excellent chef de corps ayant déployé en toutes occasions et en particulier aux tranchées une activité remarquable et un mépris absolu du danger. Conduit sa troupe avec la plus grande énergie depuis le début de la campagne. (Croix de guerre.)

Chef de bataillon LEMERLE, 3^e de marche du 1^{er} étranger : excellent chef de bataillon, vigoureux, actif, très énergique, d'un zèle au-dessus de tout éloge. Fait preuve de calme et de sang-froid au feu. D'une instruction professionnelle très étendue, rend les plus grands services en toutes circonstances. (Croix de guerre.)

Lieutenant CLABAUX, attaché à un commandant d'étapes : nombreuses annuités et campagnes antérieures. Officier dévoué et consciencieux.

Lieutenant VINCENT, 58^e territorial d'infanterie : excellent officier, d'un zèle à toute épreuve, remplit avec autorité les fonctions d'officier de détail et d'approvisionnement.

Capitaine VERAN, 71^e territorial d'infanterie : à la tête de sa compagnie depuis le début de la mobilisation, l'a commandée dans toutes les circonstances avec une autorité et une sollicitude remarquables. Aux tranchées de première ligne depuis près de six mois, a toujours prêché d'exemple et fait preuve de cranerie. (Croix de guerre.)

Capitaine ARTAUD, 145^e territorial d'infanterie : dévoué, actif, faisant preuve de grandes qualités et sachant obtenir le dévouement de ses hommes et maintenir leur moral. (Croix de guerre.)

Chef de bataillon MIRAUX, 139^e territorial d'infanterie : très bon officier, ancien de services, commande bien son bataillon. (Croix de guerre.)

Lieutenant GRANET, 55^e d'infanterie : a bien commandé sa section et se fait apprécier comme commandant de compagnie. Nombreuses campagnes dans les diverses colonies. (Croix de guerre.)

Sous-lieutenant SPENNEL, 122^e d'infanterie : ancienneté de services. Cité deux fois à l'ordre d'une division d'infanterie pour sa bravoure. Deux blessures. Officier énergique. (Croix de guerre.)

Lieutenant TEXIER, 81^e d'infanterie : âgé de cinquante-quatre ans. Volontaire pour servir en première ligne. Très vigoureux, très actif, très énergique et brave. A commandé avec autorité sa compagnie. A beaucoup d'ascendant sur sa troupe par l'exemple de sa belle attitude personnelle au feu et son sang-froid. Cité à l'ordre du corps d'armée pour sa belle conduite lors de l'explosion d'une mine allemande ayant endommagé la tranchée qu'il occupait. Très méritant. (Croix de guerre.)

Capitaine BASTIEN, 97^e territorial d'infanterie : âgé de cinquante-neuf ans, plein d'entrain et d'activité, a exercé avec le plus grand dévouement le commandement de sa compagnie dans le service des tranchées. Son état actuel, qui le mettra très probablement dans l'impossibilité de rejoindre le front, est dû aux fatigues de la campagne qu'il a vaillamment supportées aussi longtemps que ses forces le lui ont permis. (Croix de guerre.)

Capitaine AGOSTINI, 306^e d'infanterie : ancien adjudant retraité à vingt-cinq ans de services ; dégage de toute obligation militaire depuis 1910, a demandé à être maintenu comme officier de réserve. Depuis le début de la guerre, a été un modèle pour son zèle et son dévouement, supportant allègrement, malgré ses cinquante-six ans, toutes les fatigues, servant d'exemple à tous. Brave au feu, a commandé sa compagnie avec beaucoup de sang-froid et d'énergie dans des circonstances difficiles. (Croix de guerre.)

Capitaine PAURON, 35^e territorial d'infanterie : très beaux états de guerre antérieurs. Belle conduite depuis le début de la campagne. Vigoureux soldat, très méritant. (Croix de guerre.)

Lieutenant CROQUISON, 110^e d'infanterie : longs et beaux services. D'une bravoure incontestable et en toutes circonstances affirmée. Grande autorité sur ses hommes. (Croix de guerre.)

Capitaine JEDYNOWIEZ, 120^e d'infanterie : nombreuses annuités et campagnes antérieures. Beaux états de services. A fait preuve de sang-froid, d'intelligence et d'énergie dans le commandement de sa compagnie. (Croix de guerre.)

Capitaine MERCELIN, 68^e territorial d'infanterie : vieux serviteur, âgé de soixante ans. Ancien sergent-major. Commandant de compagnie très expérimenté, très zélé et très dévoué. (Croix de guerre.)

Capitaine DE LÉOTARD, 417^e d'infanterie : s'est brillamment conduit devant l'ennemi. A été blessé au mois de septembre 1914. Commande parfaitement sa compagnie. (Croix de guerre.)

Capitaine LAFONT, 66^e territorial d'infanterie : officier de tout premier ordre ; toujours prêt à donner l'exemple et à payer de sa personne. (Croix de guerre.)

Lieutenant DEPERIN, 298^e d'infanterie : âgé de cinquante et un ans, a demandé à rester au service bien qu'il fût déchargé de toute obligation militaire. Très bon officier d'approvisionnement dont tous les instants sont consacrés uniquement à assurer le bien-être de son régiment.

Lieutenant STRASSER, 305^e d'infanterie : ancien adjudant de l'armée active. Actif et zélé, commande une compagnie depuis plusieurs mois et s'en acquitte très bien. (Croix de guerre.)

Capitaine DECOURDEMANCHE, état-major d'une brigade d'infanterie : officier vigoureux, actif, très intelligent, d'un grand dévouement, s'est fait très apprécier dans le service d'état-major. A fait toute la campagne. Au cours d'opérations d'une durée de six mois, a fait preuve d'endurance, d'énergie et d'une grande bravoure. Cité à l'ordre de la brigade. (Croix de guerre.)

Capitaine MARCHETTI, 54^e territorial d'infanterie : bon capitaine qui mène sa compagnie avec autorité et aisance. Ancien adjudant de l'active. Blessé le 26 mai 1915. Sur le front depuis le 3 novembre 1914. (Croix de guerre.)

Capitaine GRAUX, 113^e territorial d'infanterie : commandant de compagnie énergique, à hauteur de ses fonctions, qu'il remplit avec zèle et dévouement. (Croix de guerre.)

Capitaine ROUMEAU, dépôt de convalescents : commande actuellement la compagnie B au dépôt. Arrivé le 10 janvier, s'est fait remarquer par son zèle dans le service et par son esprit militaire.

Capitaine DU PLESSIS DE GRENEDAN, 255^e d'infanterie : a su assurer, sous le feu le

plus violent, avec calme, sang-froid et initiative le commandement du bataillon qu'il a pris en plein combat. Officier de la plus grande valeur. (Croix de guerre.)

Lieutenant-colonel DE GUILLEBON, 7^e bataillon territorial de chasseurs : commandant son bataillon depuis le début des hostilités, s'est signalé dans l'organisation des secteurs ainsi que dans l'aménagement des positions qu'il a occupées. A apporté dans tout ce qu'il a fait la promptitude de conception et d'exécution, l'esprit d'ordre et de prévoyance et une persévérante énergie. Chef de corps des plus distingués, actif, entreprenant, et qui a su obtenir des chasseurs territoriaux qu'il commande un rendement unique. (Croix de guerre.)

Capitaine BOURDON, 99^e territorial d'infanterie : officier énergique, d'un zèle et d'un dévouement à toute épreuve. S'est fait remarquer dans les combats de décembre 1914. (Croix de guerre.)

Chef de bataillon HUGUENY, 43^e territorial d'infanterie : officier supérieur de valeur. Commande un excellent bataillon de territoriale qu'il a su très bien organiser. S'est très bien montré dans des circonstances difficiles. (Croix de guerre.)

Capitaine JEANNERET, 242^e d'infanterie : ancien sous-officier de tirailleurs algériens et de l'infanterie coloniale. Officier de réserve de première valeur. Ardent, vigoureux, énergique, remarquable au feu. (Croix de guerre.)

Sous-lieutenant ARTIGAU, 143^e territorial d'infanterie : toujours prêt à marcher, à faire des reconnaissances au delà des tranchées de première ligne ; a toujours donné l'exemple et fait preuve du plus grand courage. (Croix de guerre.)

Chef de bataillon PELLARD, 82^e territorial d'infanterie : a commandé son bataillon avec distinction depuis deux mois et l'a mené au feu très brillamment. A été blessé à deux reprises successives et a conservé néanmoins son commandement. Serviteur consciencieux et dévoué, très brave. (Croix de guerre.)

Sous-lieutenant MEUNIER, 8^e de marche de zouaves : officier de territoriale ayant demandé à passer dans la réserve pour venir sur le front. A reçu le 10 mai 1915 deux blessures très graves dont l'une a nécessité l'ablation de l'œil gauche. (Croix de guerre.)

Chef de bataillon VEYE dit CHARETON, 289^e d'infanterie : très bon chef de bataillon qui a su tenir le moral de ses hommes à la hauteur des circonstances, malgré des bombardements extrêmement violents. (Croix de guerre.)

Chef de bataillon FINAT, 25^e territorial d'infanterie : a commandé sa compagnie avec énergie depuis le début de la guerre. A commandé le bataillon depuis le 11 septembre 1914. Officier énergique, calme au feu, dirige bien son bataillon qui a été cité à l'ordre de la division pour avoir participé à la mise en état de défense d'une position dans des circonstances difficiles. (Croix de guerre.)

Lieutenant THOMAS, 107^e territorial d'infanterie : très beaux états de services dans l'armée active. Officier énergique et bon instructeur. S'est dévoué complètement à ses devoirs depuis la mobilisation.

Capitaine BOURDON, état-major d'une brigade d'infanterie : officier d'état-major qui s'est toujours fait remarquer par un zèle et une activité inlassables. Au cours des combats des 9 au 25 mai 1915, ne s'en est rapporté qu'à lui-même pour aller, sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie, porter des ordres importants à la première ligne. S'est acquitté de ces missions avec une audace et un sang-froid qui ont fait l'admiration de tous. (Croix de guerre.)

Capitaine VALS, 71^e d'infanterie : officier d'un grand mérite, d'un courage froid et remarquable, titulaire de la médaille militaire, ayant accompli 13 campagnes dont 6 de guerre au Tonkin et au Maroc. Cité à l'ordre de la division pour sa belle conduite le 15 mars 1915. Blessé deux fois au cours de la campagne actuelle. (Croix de guerre.)

Sous-lieutenant CHAUFOUR, 170^e d'infanterie : a accompli quinze années de services dans l'armée active, exerce avec zèle et compétence ses fonctions de chef de section. Officier très méritant. Exerce actuellement le commandement d'une compagnie dans les conditions les plus satisfaisantes. (Croix de guerre.)

Sous-lieutenant VIAUD, 8^e de marche de zouaves : officier de la territoriale qui a demandé à passer dans la réserve pour venir sur le front. Le 10 mai 1915, a reçu deux blessures dont l'une très grave qui peut le rendre impotent. (Croix de guerre.)

Chef de bataillon OVIGNE, 12^e territorial d'infanterie : officier supérieur des plus solides, sait faire servir. Deux fois cité pour son allant et son dévouement et pour avoir pris aux tranchées le commandement au poste de combat d'un capitaine de zouaves venant d'être blessé. (Croix de guerre.)

Capitaine DUHAU, 6^e territorial d'infanterie : officier énergique, brave, qui a fait ses preuves le 1^{er} octobre 1914, comme commandant d'une section de mitrailleuses en soutenant le repli d'une compagnie avancée et en retardant l'approche de l'ennemi et qui s'est distingué les jours suivants comme commandant de compagnie. Commande actuellement la compagnie de mitrailleuses du régiment. (Croix de guerre.)

Capitaine CASSAL, 418^e d'infanterie : retraité comme adjudant de l'infanterie coloniale, a fait la première partie de la campagne comme chef de peloton d'un régiment territorial. Passé sur sa demande au régiment, y rend comme officier téléphoniste les meilleurs services. A assuré pendant dix jours et dix nuits le service des liaisons dans les conditions les plus périlleuses. (Croix de guerre.)

Sous-lieutenant GONNET, 16^e territorial d'infanterie : a eu la mâchoire fracassée par une balle au combat du 3 octobre 1914 ; très belle conduite au feu. A demandé à revenir sur le front aussitôt guéri. (Croix de guerre.)

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Sergent PÉRARD, 94^e d'infanterie : excellent sous-officier qui a toujours fait preuve de la plus grande bravoure. Grièvement blessé le 15 novembre 1914. A été amputé du pied gauche.

Sergent PILLOT, 91^e d'infanterie : très bon sous-officier qui s'est bien comporté dans tous les combats auxquels il a pris part. A été grièvement blessé le 28 octobre 1914.

Caporal MESURE, 94^e d'infanterie : bon caporal, énergique et dévoué ; grièvement blessé au combat du 11 décembre 1914. A été amputé de la jambe gauche.

Soldat TROUARD, 94^e d'infanterie : a toujours fait tout son devoir. A été grièvement blessé au combat du 28 octobre 1914 et est devenu impropre à tout service militaire.

Soldat ZWYSIG, 94^e d'infanterie ; belle attitude au feu. A été grièvement blessé au combat du 26 septembre 1914 et a subi l'amputation de la cuisse gauche.

Soldat AUFFRET, 94^e d'infanterie : soldat énergique et courageux. A été grièvement blessé au combat du 8 novembre 1914, par un éclat d'obus au genou droit qui a nécessité l'amputation.

Caporal CHOMMELOUX, 94^e d'infanterie : bon gradé. A été atteint d'un éclat d'obus à la figure, le 24 octobre 1914. A perdu la vue de l'œil droit.

Soldat LACHENAL, 94^e d'infanterie : excellent soldat dont la manière de servir n'a jamais donné lieu qu'à des éloges. A été grièvement blessé le 28 octobre 1914.

Soldat RUFFIÈRE, 94^e d'infanterie : soldat dévoué et plein d'entrain. Grièvement blessé le 24 septembre 1914. A été amputé de la cuisse gauche.

Soldat REMIOT, 94^e d'infanterie : a toujours fait tout son devoir. Grièvement blessé le 29 octobre 1914, a perdu l'œil gauche.

Soldat CLAUSSE, 94^e d'infanterie : belle attitude au feu ; a été grièvement blessé le 24 septembre 1914, et a subi l'amputation du bras droit.

Soldat ROSSIGNOL, 94^e d'infanterie : s'est toujours bien comporté au feu. A été grièvement blessé le 25 octobre 1914 ; a perdu l'œil gauche.

Soldat SEURIN, 94^e d'infanterie : soldat énergique et dévoué ; a été grièvement blessé le 25 septembre 1914. A subi l'amputation de la jambe gauche.

Soldat BERTAU, 94^e d'infanterie : belle attitude au combat du 27 octobre 1914 où il a été grièvement blessé. A perdu l'œil gauche.

Soldat BREUIL, 94^e d'infanterie : a fait preuve d'énergie et de courage dans tous les combats auxquels il a pris part. Grièvement blessé le 28 novembre 1914. A été amputé du bras gauche.

Soldat CELLIER, 94^e d'infanterie : s'est toujours bien comporté au feu. Grièvement blessé au combat du 6 septembre 1914. A été amputé du bras droit.

Soldat CONTANT, 94^e d'infanterie : bon soldat, énergique et courageux. Grièvement blessé au combat du 25 septembre 1914. A perdu l'œil droit.

Soldat DUPRILOT, 94^e d'infanterie : a toujours fait vaillamment son devoir. A été grièvement blessé au combat du 15 décembre 1914 et a subi l'amputation du bras gauche.

Soldat FRAILLON, 94^e d'infanterie : belle attitude au combat du 10 novembre 1914 où il a été grièvement blessé. A subi l'amputation d'une cuisse.

Soldat GUY, 94^e d'infanterie : s'est vaillamment conduit au combat du 6 septembre 1914 où il a été grièvement blessé. A perdu l'œil droit.

Soldat KAPLAN, 94^e d'infanterie : s'est toujours bien comporté au feu. A été grièvement blessé au combat du 18 décembre 1914. A perdu l'œil droit.

Caporal PONCELET, 94^e d'infanterie : a fait courageusement son devoir dans tous les combats. Grièvement blessé le 7 septembre 1914. A été amputé du bras gauche.

Soldat THOMAS, 94^e d'infanterie : belle attitude au feu. A été grièvement blessé au combat du 6 septembre 1914. A perdu l'œil gauche.

Soldat LECLERC, 94^e d'infanterie : a fait tout son devoir au combat du 7 septembre 1914, où il a été grièvement blessé. A été amputé de la cuisse gauche.

Caporal BÉATRICE, 94^e d'infanterie : s'est courageusement conduit dans tous les combats auxquels il a pris part. Grièvement blessé le 9 novembre 1914. A subi l'énucléation de l'œil droit.

Soldat VERNON, 94^e d'infanterie : a toujours fait tout son devoir. A été grièvement blessé au combat du 16 septembre 1914. A perdu l'œil droit.

Soldat ROUSSEL, 94^e d'infanterie : soldat d'élite, énergique et courageux ; a été grièvement blessé au combat du 6 septembre 1914 et a subi l'amputation de la cuisse droite.

Caporal HARLÉ, 155^e d'infanterie : s'est toujours fait remarquer par son entrain et son courage ; a énergiquement contribué à la défense d'un poste partiellement détruit par l'explosion d'une mine. Grièvement blessé à la face, a dit à son sergent qui voulait le secourir : « Laissez-moi, restez à votre poste, je m'en irai seul ». Perte certaine d'un œil et presque certaine du second.

Soldat MORGAND, 8^e bataillon de chasseurs : s'est bien comporté dans tous les combats auxquels il a pris part. Grièvement blessé le 9 septembre 1914, a subi l'amputation de la phalange.

Soldat HALLOT, 8^e bataillon de chasseurs : belle attitude au feu. A été grièvement blessé le 22 octobre 1915 ; a subi l'énucléation de l'œil droit.

Soldat LECARME, 8^e bataillon de chasseurs : s'est toujours courageusement conduit ; a été grièvement blessé le 7 novembre 1914 ; a subi l'amputation de l'avant-bras gauche.

Soldat RONSIN, 8^e bataillon de chasseurs : chasseur plein d'allant et de courage. Grièvement blessé le 26 octobre 1914 a subi l'amputation de la jambe droite.

Soldat SERET, 8^e bataillon de chasseurs : chasseur énergique et brave ; a été grièvement blessé au combat du 17 septembre 1914 ; a subi l'amputation de la jambe gauche.

Soldat BAILLET, 8^e bataillon de chasseurs : a fait preuve en toutes circonstances du plus grand zèle. Grièvement blessé au combat du 15 septembre 1914, a subi l'amputation de la cuisse droite.

Soldat DEGOUY, 8^e bataillon de chasseurs : a fait tout son devoir au combat du 24 octobre 1914, où il a été grièvement blessé. A subi l'amputation de la cuisse gauche.

Soldat MENGIN, 8^e bataillon de chasseurs : a subi l'énucléation des deux yeux à la suite de blessure par éclat d'obus le 23 mars 1915. Chasseur énergique et courageux.

Sergent GRATIN, 8^e bataillon de chasseurs : très bon sous-officier, ayant fait preuve, en toutes circonstances, d'énergie et de courage. Grièvement blessé au combat du 24 octobre 1914 ; a subi l'amputation du bras droit.

Soldat ROGER, 8^e bataillon de chasseurs : belle attitude au feu ; a été grièvement blessé au combat du 14 décembre 1914 ; a subi l'amputation du bras droit.

Soldat SURET, 8^e bataillon de chasseurs : bon soldat, zélé et dévoué. A été grièvement blessé au combat du 21 septembre 1914 ; a subi l'amputation de la cuisse gauche.

Soldat VASSEUR, 8^e bataillon de chasseurs : a toujours fait courageusement son devoir ; grièvement blessé le 30 septembre 1914 ; a subi l'amputation de la cuisse droite.

Soldat RENAULT, 8^e bataillon de chasseurs : s'est bien comporté dans tous les combats auxquels il a participé. Grièvement blessé le 10 novembre 1914 ; a subi l'amputation de la jambe gauche.

Soldat ROUSSEL, 19^e bataillon de chasseurs : excellent chasseur. Belle attitude pendant la campagne ; a été grièvement blessé le 14 septembre 1914 au cours d'un violent bombardement ; a été amputé de la cuisse droite.

Soldat BERTHELEMY, 19^e bataillon de chasseurs : blessé le 25 septembre 1914 à l'attaque d'une ferme en se portant bravement à l'assaut. A perdu l'œil droit.

Soldat BRUMANT, 19^e bataillon de chasseurs : a été blessé le 4 novembre 1914 en se portant à l'attaque. A perdu l'œil droit.

Soldat DAUX, 19^e bataillon de chasseurs : s'est comporté bravement pendant la bataille de la Marne. Blessé le 13 septembre 1914. A perdu l'œil gauche.

Soldat GASSIER, 19^e bataillon de chasseurs : blessé au cours du combat du 8 septembre 1914, n'avait cessé de faire preuve de bravoure depuis le début de la campagne. A subi l'amputation du bras gauche.

Caporal MALINGRE, 19^e bataillon de chasseurs : blessé à l'attaque d'une ferme le 25 septembre 1914, n'avait cessé de faire preuve de bravoure depuis le début de la campagne. A perdu l'œil droit.

Soldat NOBLECOURT, 19^e bataillon de chasseurs : s'est comporté avec bravoure et a été grièvement blessé pendant le combat du 29 septembre 1914. A perdu l'œil droit.

Soldat BÉASSE, 19^e bataillon de chasseurs : s'est vaillamment comporté au cours de la campagne ; a été blessé au combat du 25 novembre 1914, a perdu l'œil droit.

Caporal PAUL, 19^e bataillon de chasseurs : belle attitude au feu ; a été blessé au combat du 24 octobre 1914. A perdu l'œil gauche.

Soldat POIRIER, 19^e bataillon de chasseurs : s'est très bien comporté dans tous les combats auxquels il a pris part. Grièvement blessé, le 7 septembre 1914. A perdu les deux yeux.

Sergent-major BURDAUD'HUI, 19^e bataillon de chasseurs : excellent sous-officier, secrétaire du chef de corps, a été blessé à ses côtés pendant l'attaque d'un village le 14 septembre 1914.

Soldat BARTHÉLEMY, 19^e bataillon de chasseurs : au front dès le début de la campagne, s'est comporté bravement dans tous les combats ; a été blessé très grièvement le 11 novembre 1914 ; a perdu la vision de l'œil gauche.

Soldat BOUTHEY, 19^e bataillon de chasseurs : est sorti de la tranchée le 17 décembre 1914 et s'est jeté impétueusement à l'attaque des lignes allemandes sous un feu violent. Blessé grièvement a subi l'amputation de la jambe gauche.

Soldat DADIN, 19^e bataillon de chasseurs : au front dès le début de la campagne, s'est comporté bravement dans tous les combats ; a été blessé grièvement en marchant à l'attaque le 23 septembre 1914. A été amputé de la jambe.

Soldat LEPRÉTRE, 19^e bataillon de chasseurs : au front depuis le début de la campagne, s'est comporté bravement dans tous les combats ; a été blessé grièvement en marchant à l'attaque le 23 septembre 1914. A été amputé de la jambe droite.

Soldat ROYER, 19^e bataillon de chasseurs : au front depuis le début de la campagne, s'est comporté bravement dans tous les combats ; a été blessé grièvement en marchant à l'attaque le 23 octobre 1914 ; perte de la vision de l'œil gauche.

Soldat GRECOURT, 19^e bataillon de chasseurs : à pied : s'est très bien conduit dans tous les combats auxquels il a pris part ; a été grièvement blessé le 25 septembre 1914 ; a été amputé du pied gauche.

Soldat CARQUIN, 19^e bataillon de chasseurs : placé, dans la nuit du 13 mai 1915, en un point particulièrement dangereux, à quelques mètres de l'ennemi, s'est précipité au moment d'une alerte pour arrêter une irruption dans notre tranchée. Renversé aussitôt par une bombe qui lui brisa la jambe gauche et lui déchiqueta les mains, fit preuve d'un courage stoïque, ne proférant aucune plainte pour ne pas impressionner ses camarades et n'exprimant que le regret de ne plus pouvoir combattre. A été amputé du poignet gauche et de trois doigts de la main droite.

Soldat CORLAY, 2^e d'infanterie coloniale : a été très grièvement blessé le 29 novembre 1914 au cours d'un combat sous bois ; a été amputé de la main droite.

Soldat AUFRÈRE, 2^e d'infanterie coloniale : a été blessé très grièvement le 17 novembre 1914 (perte de l'œil droit), au moment où les Allemands attaquaient la tranchée qu'il occupait. Très belle tenue au feu.

Soldat BERNARD, 2^e d'infanterie coloniale : soldat énergique et brave ; le 3 novembre 1914 a été grièvement blessé à la tête (perte de l'œil droit), alors qu'il était en faction dans un poste d'écoute.

Soldat BOUGICAUD, 2^e d'infanterie coloniale : belle attitude au feu ; a été très grièvement blessé le 5 octobre 1914 (désarticulation de l'épaule) par un éclat d'obus qui a explosé dans la tranchée qu'il était en train d'approfondir.

Sergent QUERNÉ, 2^e d'infanterie coloniale : a été très grièvement blessé le 30 octobre 1914 par éclats d'obus alors qu'il occupait avec sa demi-section une tranchée soumise au bombardement de l'ennemi. A subi la désarticulation de l'épaule gauche.

Soldat LE TREUST, 2^e d'infanterie coloniale : très belle conduite au combat du 18 novembre 1914 ; blessé très grièvement au moment de l'attaque d'une tranchée allemande ; a perdu l'œil droit.

Soldat EVRAUD, 2^e d'infanterie coloniale : très grièvement blessé le 15 novembre 1914 au cours d'un bombardement. Perte de l'œil gauche.

Caporal LE PORTAL, 2^e d'infanterie coloniale : très grièvement blessé le 22 août 1914, a subi l'amputation de la cuisse gauche.

Adjudant FABRE, 2^e d'infanterie coloniale : a été grièvement blessé le 30 août 1914 au cours d'un combat ; a subi l'amputation du bras droit et de deux doigts de la main gauche. Très bon sous-officier.

Sergent-fourrier KATZENSTEIN, 2^e d'infanterie coloniale : très grièvement blessé le 19 septembre 1914, a subi l'énucléation de l'œil.

Soldat JOUAN, 2^e d'infanterie coloniale : grièvement blessé par balle, le 4 novembre 1914, au moment où la tranchée qu'il occupait était attaquée par les Allemands. A subi l'énucléation de l'œil droit.

Soldat CHOUIN, 2^e d'infanterie coloniale : très grièvement blessé au combat du 15 septembre 1914, a subi l'amputation d'une partie de la main gauche.

Soldat GOURIOU, 2^e d'infanterie coloniale : a été très grièvement blessé par un éclat de bombe allemande dans la tranchée qu'il occupait le 4 novembre 1914. A subi la perte de l'œil gauche.

Soldat LE BLÉ, 2^e d'infanterie coloniale : très grièvement blessé au cours du combat du 22 août 1914. A été amputé du bras droit.

Soldat BARBIN, 2^e d'infanterie coloniale : très grièvement blessé au cours du combat du 22 août 1914. A été amputé du bras droit.

Soldat BERTHOLOM, 2^e d'infanterie coloniale : blessé par éclat d'obus dans l'exercice de ses fonctions de brancardier. A subi l'amputation de la cuisse droite.

Caporal CHEVALIER, 2^e d'infanterie coloniale : très brillante tenue habituelle au feu ; a été grièvement blessé (désarticulation de l'épaule) alors qu'il se portait en avant à la tête de son escouade le 30 octobre 1914, au cours d'un engagement dans les bois.

Soldat L'HELGOUACH, 2^e d'infanterie coloniale : a été grièvement blessé, le 23 septembre 1914, lorsque sa compagnie procédait, après un combat, à la construction de tranchées sous un feu violent d'artillerie. A subi l'amputation de la jambe gauche.

Soldat BOTTE, 61^e d'artillerie : canonnier très dévoué et discipliné, d'une très belle tenue au feu ; grièvement blessé, le 23 octobre 1914, alors que sa batterie était soumise aux plus violentes rafales d'artillerie. Perte d'un œil.

Canonnier LECUBIN, 61^e d'artillerie : canonnier très discipliné et dévoué ; bel exemple d'énergie, d'entrain et de courage ; d'une tenue parfaite sous les feux les plus violents ; très grièvement blessé à son poste de combat par un obus de gros calibre, le 27 septembre 1914. A été amputé d'un bras.

Canonnier GRAFFIGNA, 61^e d'artillerie : très bon canonnier, énergique et dévoué, d'une belle tenue au feu. Très grièvement blessé à son poste de combat le 10 novembre 1914. A subi la perte d'un œil.

Canonnier VERRAUX, 61^e d'artillerie : a fait preuve depuis le début de la campagne de beaucoup de courage, de dévouement et d'entrain. Très grièvement blessé à son poste de combat le 16 décembre 1914. A été amputé d'une jambe.

Soldat MICHEL, 253^e d'infanterie : très bon soldat. A été grièvement blessé au combat du 25 août 1914. A été amputé de la jambe gauche.

Soldat CAMPISTROUS, 296^e d'infanterie : choisit dans les combats les postes les plus périlleux ; sous un bombardement des plus violents, a sauvé dix de ses camarades ensevelis dans la tranchée ; modèle d'héroïsme et de bravoure.

Canonnier CHAGOT, 22^e d'artillerie : faisant fonctions de chef de pièce, a maintenu sa pièce en action pendant un violent bombardement, bien qu'atteint grièvement par plusieurs éclats d'obus dont un a occasionné la perte de l'œil droit.

Canonnier TRUILLARD, 22^e d'artillerie : s'est offert spontanément pour aller dégager des canons enfouis par un bombardement. A été grièvement blessé pendant l'accomplissement de sa mission par un éclat d'obus qui lui a enlevé le bras droit.

Soldat DELAUNAY, 236^e d'infanterie : brancardier, a eu la poitrine traversée de part en part en allant panser un de ses camarades blessés. Est tombé près des fils de fer ennemis. S'est entraîné à grand peine au poste de secours, refusant l'aide de l'équipe des brancardiers pour ne point ralentir la relève des blessés. Depuis le début de la campagne s'est signalé à tous par son dévouement et son mépris du danger.

Sergent RENAULT, 23^e territorial d'infanterie : a toujours donné au cours de la campagne l'exemple du sang-froid et du courage. A particulièrement dirigé l'exécution des travaux pendant trois nuits sur un terrain battu par un feu extrêmement violent d'artillerie et d'infanterie en donnant à son détachement le plus bel exemple de mépris et du danger.

Adjudant NEGRIN, 349^e d'infanterie : a donné un bel exemple de bravoure en entraînant sa section à l'assaut sous un feu violent d'artillerie et de mitrailleuses. A été grièvement blessé sur le parapet de la tranchée ennemie. Avait déjà été signalé par sa belle attitude à une récente attaque.

Adjudant CAUDRELIER, 236^e d'infanterie : libéré de tout service militaire, s'est engagé pour la durée de la guerre ; n'a cessé de donner l'exemple du courage et de la bravoure. A conduit brillamment sa section à l'assaut d'une tranchée allemande. Blessé à la tête, a demandé à ne pas quitter son poste ; blessé de nouveau grièvement le lendemain, exhortait encore ses hommes au calme et leur montrait le devoir.

Brigadier THIREAU, 60^e d'artillerie : éclaireur de liaison avec l'infanterie, a accompagné celle-ci partout dans ses attaques, n'hésitant pas à traverser journellement le terrain battu par l'ennemi pour renseigner son chef de groupe. Très grièvement blessé d'une balle au poulmon.

Maitre pointeur GEORGY, 6^e d'artillerie : canonnier très crâne et d'un dévouement à toute épreuve a rempli depuis le début de la campagne les fonctions de pointeur. Grièvement blessé à son poste et amputé de la jambe gauche.

Soldat HAMM, 23^e d'infanterie coloniale : le 7 février 1915, au cours du bombardement des tranchées, a reçu une blessure qui a causé la perte de l'œil droit.

Soldat COLLET, 23^e d'infanterie coloniale : s'est porté bravement et par deux fois dans les premiers de sa section à l'attaque d'une tranchée ennemie ; a reçu une blessure qui a entraîné l'amputation de la cuisse droite.

Adjudant-chef PEAUD, 337^e d'infanterie : se signale journellement par des actes de bravoure. Une fois de plus, le 13 juin 1915, après l'explosion d'une mine s'est porté vaillamment en tête de sa section à l'endroit le plus périlleux.

Sapeur mineur GIRARDIN, section de projecteurs d'un corps d'armée : en toutes circonstances a montré un entrain exceptionnel et un dédain du danger en se présentant à chaque occasion comme volontaire. A demandé à être chargé du fonctionnement d'un projecteur. Dans la nuit du 7 au 8 juin 1915 s'est présenté pour réparer le parapet de l'abri d'un colonel d'infanterie.

Médecin auxiliaire CORRE, 293^e d'infanterie : médecin auxiliaire d'un dévouement absolu. A fait toute la campagne et s'est prodigué sur tous les champs de bataille, allant chercher les blessés sur la ligne de feu avec le plus grand mépris du danger. A la suite des attaques des 7-13 juin 1915, sous le feu ininterrompu de l'artillerie ennemie, a passé trois nuits consécutives à aller chercher les corps de soldats tombés au champ d'honneur. A soutenu par son énergie et son calme le courage, le dévouement des travailleurs dans cette pénible opération.

Sergent ROUX, 75^e d'infanterie : conduite magnifique pendant la journée du 8 juin 1915. Grièvement blessé à la tête de sa demi-section qu'il entraînait à l'attaque d'une tranchée.

Soldat RIBBES, 75^e d'infanterie : soldat parfait, exécutant tous les ordres sans aucune hésitation. Le 3 juin 1915 est tombé très grièvement blessé auprès de son capitaine tué, en recevant les derniers ordres de cet officier.

Aspirant REY, 75^e d'infanterie : a été grièvement blessé en conduisant bravement sa section à l'assaut d'une tranchée allemande.

Soldat BONNET, 75^e d'infanterie : soldat très brave et très courageux, blessé au début de la campagne ; a été blessé une deuxième fois le 9 juin 1915 en prenant part à l'assaut d'un ouvrage ennemi fortement organisé.

Soldat DAUPHIN, 75^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand mépris du danger. Après l'assaut d'une tranchée allemande, s'y est maintenu malgré un violent bombardement de grenades, encourageant ses camarades. A été grièvement blessé.

Soldat CLERC, 93^e d'infanterie : le 7 juin 1915, son lieutenant ayant été renversé par l'explosion d'une mine allemande, lui a sauvé la vie en abattant un soldat ennemi qui se préparait à lui envoyer un coup de fusil.

Adjudant-chef AUTRAN, 7^e bataillon de chasseurs : n'a cessé de se distinguer, depuis le début de la campagne, par son entrain et son ascendant sur ses brancardiers dont il a obtenu le maximum de rendement dans des pays et dans des moments difficiles. Le 21 juin 1915, a assuré, avec le plus grand calme, les soins et le transport des blessés qui venaient de tomber à côté de lui.

Chasseur PANQUET, 62^e bataillon de chasseurs : blessé, le 23 juin 1915. Tireur au peloton de mitrailleuses. Blessé grièvement à son poste de combat n'a consenti à abandonner sa pièce que lorsqu'il a été complètement à bout de forces. Arrivé sans connaissance au poste de secours, sa première parole a été de demander s'il avait été remplacé à son poste. A montré dans tous les combats depuis le début de la campagne beaucoup de courage et de sang-froid et a constamment servi d'exemple à ses camarades.

Soldat PELLETIER, 4^e d'infanterie : a été grièvement blessé au cours d'un violent bombardement par l'artillerie ennemie. A été amputé de la jambe gauche. Soldat qui a toujours fait son devoir.

Chasseur DAVID, 22^e bataillon de chasseurs : a été grièvement blessé en donnant à ses camarades l'exemple de la bravoure et du sang-froid. A été amputé de la cuisse droite.

Soldat GUEUGNEAU, 229^e d'infanterie : a été blessé à son poste de combat pendant une attaque ennemie. A été amputé de l'avant-bras gauche. Bon soldat.

Soldat RAVIER, 334^e d'infanterie : bon soldat, a été blessé à l'affaire du 25 janvier 1915. A été amputé de quatre doigts de la main gauche.

Caporal BÉCHE, 260^e d'infanterie : gradé intelligent et courageux ayant toujours eu une belle attitude au feu. A été grièvement blessé le 27 janvier 1915 en se portant à l'attaque. A perdu l'œil gauche.

Chasseur SIMON, 62^e bataillon de chasseurs : blessé très grièvement au cours du combat du 6 septembre 1914 durant lequel il a montré la plus grande bravoure. A été amputé du bras gauche et de l'annulaire droit.

Caporal CHAVOUTIER, 62^e bataillon de chasseurs : très brave. A été blessé très grièvement au cours d'une attaque en entraînant son escouade. A été amputé du bras droit.

Chasseur ARIAILLE, 30^e bataillon de chasseurs : très bon chasseur. En partant pour une charge à la baïonnette, a été blessé au bras droit d'une balle qui lui a labouré l'avant-bras et le coude. A été amputé du bras droit.

Chasseur BATMALE, 20^e bataillon de chasseurs : a été blessé grièvement au bras droit le 19 août 1914, en se portant résolument à l'assaut avec sa section. A été amputé du bras droit.

Chasseur ÉPALE, 30^e bataillon de chasseurs : étant avec sa section en reconnaissance, le 19 août 1914, a reçu une balle dans la cuisse. Est resté à son poste continuant à faire le coup de feu. A reçu en se repliant avec sa section un éclat d'obus qui lui a broyé le pied droit. A été amputé de la jambe droite.

Chasseur GRANJEAN, 70^e bataillon de chasseurs : excellent chasseur s'offrant fréquemment comme volontaire. A été blessé au cours d'une patrouille à laquelle il prenait part comme volontaire. Blessé le 11 décembre 1914 a eu l'épaule gauche désarticulée.

Sergent BERTRAND, 52^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand courage et du plus entier dévouement en exposant sa vie pour sauver celle de son capitaine. A reçu une blessure grave qui a nécessité l'amputation du bras droit. A déjà été blessé le 1^{er} septembre 1914.

Maitre pointeur MONTEILLET, 40^e d'artillerie : maitre pointeur remarquable par son sang-froid et sa conscience professionnelle. Blessé grièvement aux deux jambes le 7 juin 1915 à son poste n'a pas voulu être évacué avant de savoir qui le remplacerait à ses fonctions de pointeur, a été amputé de la jambe droite.

Soldat CAUDRON, 294^e d'infanterie : blessé le 18 septembre 1914 vers 7 heures d'un éclat d'obus au genou est resté dans la tranchée jusqu'à la nuit supportant les souffrances avec un grand courage et donnant ainsi un bel exemple à ses camarades. A été amputé de la jambe droite.

Soldat CLOT, 75^e d'infanterie : bon soldat a été grièvement blessé au combat du 14 août 1914. A été amputé du bras gauche.

Soldat GINON, 75^e d'infanterie : bon soldat ; a été blessé au bras droit au combat du 25 août 1914. A subi l'amputation de l'avant-bras.

Soldat LÉVÊQUE, 75^e d'infanterie : bon soldat, énergique et plein d'entrain, blessé grièvement le 17 décembre 1914 à Poil gauche au moment où sa section se portait à l'attaque d'une tranchée ennemie. A perdu l'œil gauche.

Cavalier PETIT, 9^e hussards : a été grièvement blessé le 18 août 1914 au cours d'une charge exécutée contre un parti de cavaliers ennemis. A été amputé de la cuisse droite.

Soldat MEUROT, 355^e d'infanterie : bon soldat. Blessé le 20 septembre 1914. A été amputé de la jambe gauche.

Soldat BARADON, 355^e d'infanterie : a montré les plus brillantes qualités de courage et d'énergie. Blessé le 15 septembre 1914. A été amputé du bras gauche.

Sergent GUILLONNET, 137^e d'infanterie : blessé le 8 septembre 1914 en faisant vaillamment son devoir. A été amputé de la cuisse droite.

Soldat GUIGNARD, 137^e d'infanterie : blessé le 1^{er} octobre 1914, a malgré sa blessure, continué à tirer jusqu'à l'épuisement de ses forces. A été amputé de la jambe gauche.

Soldat QUERQUI, 137^e d'infanterie : blessé, le 7 juin 1915, en faisant vaillamment son devoir. A été amputé des trois derniers doigts de la main droite.

Chasseur CUVILLIER, 69^e bataillon de chasseurs : blessé, le 19 novembre 1914, à l'attaque des tranchées allemandes. Chasseur s'étant toujours fait remarquer par son courage et son mépris du danger. A perdu l'œil droit.

Soldat VERGNOL, 92^e d'infanterie : dès son arrivée au front s'est offert comme volontaire pour entrer dans la compagnie légère du régiment. Belle conduite à l'attaque à la baïonnette du 29 novembre 1914. Protège le lendemain, par son feu, le repli de la compagnie,

- rejoint nos lignes un des derniers, atteint par une blessure qui a nécessité l'ablation d'un œil.
- Soldat TERRASSE, 92^e d'infanterie** : bon soldat courageux et énergique. Atteint le 6 octobre 1914 d'une blessure qui a nécessité l'amputation de la cuisse droite.
- Soldat DESMARS, 137^e d'infanterie** : blessé grièvement le 27 août 1914 en faisant vaillamment son devoir. A perdu l'œil droit.
- Soldat RAPIN, 137^e d'infanterie** : blessé le 7 septembre 1914 en faisant vaillamment son devoir. A été amputé de la cuisse droite.
- Soldat CLAVEAU, 293^e d'infanterie** : grièvement blessé le 28 août en se portant à l'attaque. A fait vaillamment son devoir. A perdu l'œil gauche.
- Soldat GUILBAUD, 293^e d'infanterie** : grièvement blessé le 27 août 1914 en se portant à l'attaque. A fait tout son devoir. A perdu l'œil gauche.
- Soldat BREUIL, 300^e d'infanterie** : le 24 février 1915 a été grièvement blessé à son poste d'observation situé dans une tranchée distante de 40 à 50 mètres des tranchées allemandes. Très bon soldat discipliné, courageux, endurant. A perdu l'œil gauche.
- Soldat CHAULANGES, 300^e d'infanterie** : blessé le 3 septembre 1914 au moment où sa compagnie se portait à l'attaque. Excellent soldat faisait l'admiration de tous par son entrain et son mépris du danger. A été amputé de la cuisse gauche.
- Soldat COUTURAS, 300^e d'infanterie** : blessé pendant la nuit du 23 janvier 1915 par éclat d'obus alors qu'il venait d'être relevé de son poste de sentinelle, fit preuve en cette occasion d'une belle endurance, ne proférant pas une plainte. A été amputé de la jambe droite.
- Soldat VEDRENNE, 300^e d'infanterie** : excellent soldat, endurant, courageux, dévoué ; a été blessé le 9 mars 1915 dans une tranchée de première ligne. A donné un bel exemple de stoïcisme et de mépris de la douleur. A été amputé de la jambe gauche.
- Caporal ROBAILLE, 25^e bataillon de chasseurs** : a été grièvement blessé le 12 septembre 1914 en se portant à l'attaque. A été amputé de la cuisse gauche.
- Chasseur JACQUEMART, 25^e bataillon de chasseurs** : a été grièvement blessé le 13 septembre 1914 en se portant à l'attaque. A été amputé de la cuisse gauche.
- Canonier MEYSONNET, 53^e d'artillerie** : grièvement blessé le 14 janvier 1915 au cours d'un violent bombardement. A fait preuve de beaucoup de courage en se rendant seul au poste de secours. A perdu l'œil gauche.
- Soldat PHILIPPON, 121^e d'infanterie** : depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve de courage. Se comportait en brave le 6 octobre 1914 au moment où il fut blessé très grièvement. A dû subir l'amputation de la cuisse droite.
- Soldat CHARBONNEL, 139^e d'infanterie** : excellent soldat, dévoué, brave au feu. S'est très bien conduit pendant tous les combats du 28 août au 8 septembre 1914. A été blessé le 16 septembre 1914, aux côtés de son sergent de demi section, à une contre-attaque. A perdu l'œil gauche.
- Canonier GROUZET, 16^e d'artillerie** : a été grièvement blessé le 21 août 1914 par un éclat d'obus. A subi l'amputation du bras droit. A toujours fait preuve du plus grand courage.
- Soldat GAUTREAU, 137^e d'infanterie** : blessé le 8 septembre 1914 en faisant brillamment son devoir ; a été amputé du bras droit.
- Soldat GODET, 137^e d'infanterie** : a été blessé le 17 octobre 1914, à son poste de guetteur dans la tranchée. A perdu un œil. A toujours très bien fait son devoir.
- Soldat TRICHET, 137^e d'infanterie** : blessé le 6 septembre 1914, en faisant brillamment son devoir. A perdu l'œil droit.
- Soldat LEHUEDE, 65^e d'infanterie** : bon soldat qui a été blessé le 9 septembre 1914, à sa place de combat. A été amputé de la jambe gauche.
- Soldat BOUGIT, 65^e d'infanterie** : bon soldat, calme et discipliné, blessé le 29 octobre 1914 en se portant à l'attaque d'un village. A été amputé du bras droit.
- Soldat LURIE, 75^e d'infanterie** : excellent soldat, toujours prêt à toutes les missions. Blessé grièvement d'un éclat d'obus à la jambe, a fait preuve de courage et d'énergie en conservant sa belle humeur devant ses camarades. A été amputé de la jambe droite.
- Soldat RAVEL, 75^e d'infanterie** : bon soldat, s'est toujours bien conduit au feu ; animé de bonne volonté, de courage et d'énergie. Blessé le 24 août 1914, a été amputé de la jambe gauche.
- Sergent CHARMET, 75^e d'infanterie** : blessé le 24 septembre 1914, était chargé comme caporal chef de patrouille de reconnaître un bois, a été blessé, en y pénétrant, par un éclat d'obus. Bon gradé, énergique et plein d'entrain. A perdu l'œil gauche.
- Soldat GIQUEL, 75^e d'infanterie** : exempté du service militaire pour inaptitude physique, a contracté un engagement pour la durée de la guerre. A été blessé au genou droit le 17 décembre 1914 alors qu'il défendait obstinément avec quelques camarades un boyau hâtivement obstrué qui réunissait une tranchée conquise le matin même aux tranchées occupées par l'ennemi qui tentait une contre-attaque. A donné un bel exemple de bravoure et d'entrain. A été amputé de la cuisse droite.
- Soldat MONIER, 75^e d'infanterie** : bon soldat, courageux, blessé le 24 août 1914 ; a subi l'amputation du bras droit.
- Soldat PAUPERT, 75^e d'infanterie** : bon soldat, plein d'entrain, ayant fait tout son devoir. Blessé le 24 août 1914, a été amputé de la cuisse droite.
- Caporal GOJON, 7^e zouaves de marche** : s'est toujours bien comporté au feu. A été blessé, le 13 novembre 1914. A perdu l'œil droit.
- Soldat GUILLOTEAU, 7^e zouaves de marche** : a fait son devoir en toutes circonstances. A été blessé, le 25 novembre 1914. A perdu l'œil gauche.
- Soldat BOYRIE, 7^e zouaves de marche** : bon soldat, dévoué et énergique. Blessé en service, le 6 novembre 1914. A perdu l'œil droit.
- Sergent SIVET, 1^{er} de marche de zouaves** : a demandé à faire partie d'une reconnaissance exécutée de nuit vers un gros poste ennemi. Eventé par des fusées éclairantes et ayant reçu l'ordre de ramener le gros de la patrouille, exécuta l'ordre puis rejoignit son officier, passa avec lui vingt-quatre heures à plat ventre, terré dans le sable à moins de 10 mètres de la tranchée ennemie, et ne rentra que la nuit suivante rapportant des renseignements précieux. A donné un bel exemple de courage et de sang-froid.
- Sergent SANGNIER, 14^e territorial d'infanterie** : le 11 juin 1915, aux tranchées, au milieu d'un bombardement et d'une fusillade violente, a été grièvement blessé en allant spontanément et avec la plus grande mépris du danger porter à son lieutenant un masque contre les gaz asphyxiants. A été amputé du bras droit. Les 2, 3 et 4 mai 1915, avait maintenu sa section en première ligne sous un bombardement des plus intenses.
- Soldat BERGAS, 2^e zouaves** : brave et plein d'entrain. A été blessé dans les tranchées le 12 janvier 1915. A été amputé du bras droit.
- Soldat NAKACH, 2^e zouaves** : excellent soldat. A été blessé le 22 décembre 1914 et a été amputé de l'avant-bras droit.
- Caporal FOURNIER, 16^e territorial d'infanterie** : a été blessé grièvement le 3 octobre et a donné un bel exemple de cranerie en se portant en avant avec sa section. A été amputé de la cuisse gauche.
- Soldat CHARRIER, 344^e d'infanterie** : placé en faction derrière une guérite de viseur à un emplacement particulièrement dangereux, a assuré pendant six heures son service à ce poste de confiance. A reçu une blessure grave qui a entraîné la perte d'un œil.
- Soldat TARIS, 344^e d'infanterie** : a été blessé grièvement en faisant le coup de feu au poste le plus dangereux de la tranchée et, après sa blessure, a fait preuve du plus grand courage, exprimant le regret qu'elle ne lui permette pas de continuer l'œuvre à laquelle il s'était consacré : venger la mort de l'officier dont il était l'ordonnance. A subi l'énucléation de l'œil droit.
- Soldat BARRAT, 344^e d'infanterie** : le 5 septembre 1914, faisant le coup de feu dans les tranchées, a été grièvement blessé à la jambe gauche. N'a jamais mérité que des éloges, a pleinement fait son devoir et a fait preuve de force morale, ne faisant entendre aucune plainte pendant son transport à l'arrière. A subi l'amputation de la cuisse gauche.
- Soldat LIMONET, 36^e d'infanterie coloniale** : grièvement blessé au combat du 30 août 1914.
- A dû subir l'amputation partielle d'un pied. Très bon soldat.
- Canonier CAPRY, 62^e d'artillerie** : a été grièvement blessé, le 8 avril 1915, par un éclat d'obus. Avant d'être évacué, fit venir auprès de son brancard le brigadier qui devait lui succéder dans les fonctions de fourrier et le mit au courant de son travail, donnant ainsi un bel exemple de conscience et d'énergie. A été amputé de la jambe droite.
- Soldat DUBOS, 212^e d'infanterie** : très bon soldat, a fait preuve d'une grande bravoure, le 28 octobre 1914. Blessé sérieusement à neuf heures du matin, est resté à son poste jusqu'à la chute du jour. A subi l'amputation du pied droit.
- Soldat DUPOUY, 22^e d'infanterie** : très bon soldat. Blessé le 20 août 1914 d'une balle au genou, alors qu'étant en sentinelle il avait ouvert le feu sur une patrouille ennemie qui marchait sur son poste. A dû subir l'amputation d'une jambe.
- Soldat CORMIER, 335^e d'infanterie** : a toujours fait son devoir ponctuellement. Le 13 février 1915, a été blessé en se portant à l'attaque. A subi l'amputation du bras droit.
- Cavalier VAUGHAN, 12^e dragons** : s'est toujours montré très brave au feu. A l'affaire du 2 novembre 1914, renversé avec plusieurs chevaux par l'explosion d'un obus, a voulu garder sa place au combat malgré de nombreuses courbatures et de violentes douleurs internes. N'a rejoint, à pied, l'ambulance qu'après le combat donnant ainsi le plus bel exemple d'énergie et de courage.
- Canonier LEJEUNE, 4^e d'artillerie** : belle attitude au feu. Grièvement blessé par un éclat d'obus, en servant sa pièce, au combat du 22 juin 1915. A perdu un œil.
- Caporal RAYNAUD, 96^e d'infanterie** : bon caporal, qui s'est bien conduit au feu et a été blessé le 22 septembre 1914. A subi l'amputation de la jambe gauche.
- Soldat RUTIL, 96^e d'infanterie** : bon soldat qui a eu une bonne attitude au feu. Blessé le 30 août 1914, a dû être amputé de la jambe gauche.
- Soldat BOUSQUET, 81^e d'infanterie** : blessé grièvement le 1^{er} octobre 1914, a dû être amputé de la cuisse droite. Belle attitude au feu.
- Sergent LE FALHER, 248^e d'infanterie** : sous-officier courageux et dévoué, toujours volontaire pour accomplir des missions difficiles. Le 21 juin 1915, a fait preuve du plus grand sang-froid et d'une belle bravoure en réglant sous un violent bombardement le tir des lance-bombes. A été grièvement atteint de plusieurs blessures. A perdu l'œil droit.
- Soldat GALES, 122^e d'infanterie** : a été blessé le 10 septembre 1914 et a perdu l'œil droit. Avait toujours servi avec le plus grand zèle et un dévouement méritoire.
- Soldat COSTES, 122^e d'infanterie** : a été blessé le 28 août 1914 par éclat d'obus et a dû être amputé du bras droit. S'est toujours fait remarquer par son entrain et son courage.
- Soldat COUDERC, 122^e d'infanterie** : blessé le 27 décembre 1914, a dû subir la désarticulation totale du pied gauche. Avait toujours servi avec courage et dévouement.
- Soldat DELPHIEUX, 122^e d'infanterie** : blessé le 3 novembre 1914, a perdu l'œil droit. Avait toujours eu une belle attitude au feu et servi avec dévouement.
- Caporal SABATIER, 122^e d'infanterie** : blessé le 24 septembre 1914, a subi l'amputation du bras gauche. Animé d'un excellent esprit, a donné des preuves constantes de dévouement et de bravoure.
- Caporal PIT, 142^e d'infanterie** : bon gradé. Blessé le 8 décembre 1914. A subi l'amputation de la cuisse gauche.
- Soldat VERGER, 142^e d'infanterie** : blessé le 20 novembre 1914 à son poste de combat. A subi l'amputation de la cuisse droite. Excellent soldat.
- Soldat CHANCEREL, 142^e d'infanterie** : blessé le 8 janvier 1915, a subi l'amputation des deux pieds. Bon soldat.
- Adjudant BEZOMBES, 53^e d'infanterie** : très bon sous-officier, brave et dévoué. A été grièvement blessé le 6 décembre 1914. A perdu l'œil droit.
- Caporal CAZENEUVE, 80^e d'infanterie** : bon gradé. A été grièvement blessé le 9 septembre 1914. A perdu l'œil droit.